

- III. Entretien avec Alice Ferney
- IV. Les femmes de l'ombre de Moussempès
- V. Modiano: L'art de la fugue

- VI. Michel Serres, Poussette et les grincheux
- VII. Cécile Ladjali, l'espoir de réunir
- VIII. Charles Bukowski, l'inédit



Édito

Anticonstitutionnellement

«**O**ui, le droit constitutionnel existe, et ce n'est pas pour les termites ou les souriceaux, non, c'est pour les chanceliers, les véritables hommes d'État, car une norme constitutionnelle, monsieur, vous barre la route aussi puissamment qu'un tronçonneuse ou un barrage de police!» Ce passage tiré de *L'Ordre du jour* d'Éric Vuillard, prix Goncourt 2017, nous revient à l'esprit au moment où le président de la République et le chef du Parlement s'opposent sur la question du décret de la promotion 1994 des officiers de l'armée, le second reprochant au premier de ne pas respecter la Constitution. Le proverbe «*Médecin, guéris-toi toi-même*» s'impose ici. Car indépendamment de la pertinence des arguments invoqués (ce décret, juste en son principe, exigeant en effet la signature du ministre des Finances puisqu'il aura tôt ou tard des conséquences financières) et abstraction faite des motivations confessionnelles qui attisent la polémique, le chef du législatif est-il bien placé pour donner des leçons en la matière, lui qui a supervisé et cautionné par deux fois l'auto-prorogation du mandat des députés au mépris des principes les plus élémentaires du droit constitutionnel, sans compter sa lecture personnelle des dispositions relatives au quorum de l'assemblée lors de l'interminable feuilleton de l'élection présidentielle? À cause de sa jurisprudence, qui témoigne, admettons-le, d'un sens poussé de la ruse politique, la Constitution libanaise est devenue tellement malléable que le chef de l'État a profité à son tour de cette élasticité devenue la norme. Et puis... de quelle Constitution parle-t-on quand la liberté d'expression, consacrée par le Préambule de cette Constitution, est foulée aux pieds ces jours-ci pour mater tel ou tel journaliste indocile? Fragilisée par ces dérives, notre démocratie est devenue si bancale qu'elle ne peut même plus servir de modèle aux régimes de la région qui confondent réforme et purge, justicier et justice, reddition de comptes et règlements de comptes? Le voisinage des territoires occupés ou une autorité qui prétend être «*la seule démocratie au Moyen-Orient*» séquestre et juge une adolescente rebelle, Ahd Tamimi, «*coupable*» de défendre sa terre nous oblige à être tout à fait irréprochables en matière de libertés publiques, de justice et de normes constitutionnelles, afin de démontrer, par simple comparaison ou parallélisme, le ridicule et l'absurdité d'une telle prétention. Dans l'obscurité, nul ne distingue les mains sales des pures. Nous nous devons d'être la lumière qui éclaire, révèle et dénonce les abus ou les crimes des autres.

ALEXANDRE NAJJAR

L'Orient Littéraire

Comité de rédaction: ALEXANDRE NAJJAR, CHARIF MAJALANI, GEORGIA MAKHLUF, FAREË SASSINE, JABBOUR DOUAHY, RITTA BADDOURA.
Coordination générale: HIND DARWISH
Secrétaire de rédaction: ALEXANDRE MÉDWAR
Correction: YVONNE MOURANI
Contributeurs: ZEINA ABIRACHED, TAREK ABI SAMRA, FIFI ABOU DIB, VALÉRIE AZHARI, ANTOINE BOULAD, JEAN-PAUL CHAGNOLLAUD, NADA CHAOL, RALPH DOUMIT, LAMIA EL SAAD, KATIA GHOSN, HENRY LAURENS, ZIAD MAJED, FADY NOUN, JEAN-CLAUDE PERRIER, WILLIAM IRIGOYEN.
E-mail: LORIENTLITTERAIRE@YAHOO.COM
Supplément publié en partenariat avec la librairie Antoine.
lorientlitteraire.com

LE GÉNÉRAL DE GAULLE ET LA RUSSIE

d'Hélène Carrère d'Encausse, Fayard, 2017, 288 p.

La politique étrangère de De Gaulle a été très étudiée et les relations franco-soviétiques des décennies 1940-1960 ne sont pas un sujet «*vierge*» comme l'avoue l'auteur. Est-ce donc l'actualité qui justifie le nouvel ouvrage d'Hélène Carrère d'Encausse: la Russie de Poutine «*s'est imposée dans le nouveau désordre mondial*», «*l'État, la nation, la puissance sont de retour*» et les leçons du Général demeurent une «*référence*»? On peut, sans appuyer totalement la conclusion, trouver dans le présent livre, amplement justifié par la connaissance de la langue et du monde russes, par les archives ouvertes, par des entretiens et conversations personnels, par le soin mis à confronter témoignages et analyses et à fournir un récit limpide et bien documenté, trouver bien du plaisir à le lire et bien des enseignements à en tirer.

Le Général De Gaulle et la Russie, plus qu'un plaidoyer pour le grand homme politique, est un hommage à lui rendu. Il ne s'agit pas seulement de le défendre contre critiques et scepticismes touchant telle idée ou telle initiative ou une prétendue naïveté (J. Laloy, Raymond Aron, A. Fontaine, J. Lacouture...), mais d'illustrer «*la justesse de ses intuitions*», sa «*lucidité*», sa «*sagacité*», son dynamisme..., de montrer la cohérence de sa pensée et la victoire posthume de sa stratégie. Cette docte admiration pour le Général ne s'investit pas dans un exposé théorique, mais dans une histoire vivante de son action et de son expérience où sont articulés l'art d'insérer un élément dans la fresque globale et celui de signer des miniatures vivantes et de relater des scènes dignes d'œuvres romanesques ou théâtrales.

De Gaulle donne évidemment la prééminence aux peuples sur les idéologies, ce qui lui permet, en cette période où l'URSS est dominée par le communisme, d'y voir non la patrie du socialisme, mais la Russie éternelle «*allié(e) de revers*» indispensable à la sécurité de la France. Nietzsche disait qu'en politique internationale, l'ami n'est pas le voisin, mais le voisin du voisin. Pour De Gaulle, l'alliance franco-russe est «*comme un impératif catégorique de la géographie, de l'expérience et du bon sens*». Mais au-delà du contrepoids indispensable à la puissance allemande, la politique d'entente avec ce pays est nécessaire pour l'équilibre du Continent et pour la place de l'Europe dans le monde.

STALINE d'Oleg V. Khlevniuk, préface de Nicolas Werth, Berlin, 2017, 624 p.

Il existe de nombreuses et excellentes bibliographies de Staline en français et en anglais. Cette dernière est d'un auteur russe, mais c'est la traduction française de la traduction anglaise, ce que les éditeurs français auraient dû mentionner. Indépendamment de ce point regrettable, la richesse de ce livre repose sur une enquête de plus de vingt-cinq ans dans les archives soviétiques qui a déjà donné l'occasion de publication de plusieurs ouvrages sur des éléments de la vie de Staline.

Le récit suivi est fondé sur l'alternance de chapitres chronologiques parcourant la vie de Staline et de chapitres thématiques consacrés aux lieux du pouvoir stalinien, à la vie quotidienne du dictateur ainsi qu'à ses derniers moments. À un moment où certains en Russie entreprennent une réhabilitation partielle du personnage, il faut en revenir aux documents qui

De Gaulle : un regard lucide sur la Russie



D.R.

permettent de dégager l'ampleur de la terreur stalinienne.

Contrairement à la légende, Staline est issu d'un milieu modeste, mais non dénué de moyens, ce qui lui a permis de faire des études secondaires dans un séminaire en Géorgie. Sa radicalisation révolutionnaire s'est produite très tôt, mais c'est un militant qui sait agir avec prudence pour éviter la répression. Il monte rapidement dans la hiérarchie du parti bolchevik en Transcaucasie. Il participe de 1905 à 1907 à plusieurs congrès à l'étranger, ce qui lui donna l'occasion de rencontrer Lénine. Après plusieurs arrestations et de courtes peines de prison, il est arrêté en 1913 et passe les quatre années suivantes en Sibérie.

Il est libéré par la révolution de mars 1917 et joue dès lors un rôle important dans la direction du parti. Il soutient la ligne de prise du pouvoir promu par Lénine. Durant la période dite du «*communisme de guerre*», c'est un proche de Lénine et un acteur de la politique de terreur. Il s'oppose frontalement

Staline, une vie



D.R.

à Trotski. Il obtient en 1922 le poste clé de secrétaire général du parti, ce qui lui permet de contrôler l'appareil.

Après la mort de Lénine, en janvier 1924, il est l'élément moteur

Après une introduction brève et dense sur des siècles d'attirance et de rejet, d'alliance et de conflit entre la France et la Russie, le livre se déploie en trois chapitres: les relations De Gaulle-Staline au milieu des années 1940; celles avec Khroutchev lors du retour de De Gaulle au pouvoir en 1958 et jusqu'à l'éviction du leader russe en octobre 1964; enfin la politique suivie avec les successeurs jusqu'au départ du Général le 28 avril 1969. Aucune de ces périodes n'est simple, toutes sont intenses d'événements et touffues de péripéties; les contextes sont très différents. Mais la ligne directrice demeure et ne fait que se préciser et s'amplifier.

Les Libanais étonnés de voir les portraits de De Gaulle et Staline affichés ensemble en novembre 1943 pour faire front à la politique britannique trouveront dans le premier chapitre la clé de cet épisode. Ni la France libre, ni son chef ne sont encore confortés dans leur représentativité et les tentatives d'isolement américaines ne facilitent pas les choses. Le Général, devenu chef du GPRF en juin 1944, ne se rend à Moscou sur invitation qu'en décembre. Ses tentatives pour reconquérir le rang de la France rencontrent la mésesime de Staline pour le pays défait en 1940. L'allure des deux hommes s'oppose au détriment du dictateur, mais son cynisme et ses bouffonneries sont d'un terrible effet. Si De Gaulle obtient un certain effacement des communistes français et un siège permanent au Conseil de sécurité de la future ONU, il n'entérine plus sur les frontières et le statut de l'Allemagne. Le traité d'alliance et d'assistance mutuelle conclu le 10 décembre 1944 n'empêche pas son exclusion des sommets de Yalta et Potsdam (janvier et juillet 1945) décidée par les trois grands.

De retour aux affaires en mai 1958, De Gaulle trouve une situation différente: une Europe divisée en deux blocs idéologiques mais appelée à connaître la coexistence

d'une «*direction collective*» dirigée contre Trotski. Son art de la manœuvre lui permet d'éliminer progressivement tous ses rivaux. Sa prise de pouvoir complète à l'horizon de 1930 donne le signal d'une collectivisation forcée des terres agricoles et d'une industrialisation à outrance. C'est une guerre à outrance contre la paysannerie qui fait près d'une dizaine de millions de morts si on y comprend la famine qui atteint son paroxysme durant l'hiver 1932-1933.

Après un bref répit, c'est la grande terreur qui frappe les rangs du parti, de l'appareil d'État et de l'armée, ainsi que l'ensemble de la population. Elle fait des millions de victimes. Le pacte germano-soviétique de 1939 est une marque de réalisme politique, mais le dictateur n'a pas prévu la victoire suivante d'Hitler. Tout en se préparant au risque d'une guerre avec le nazisme, Staline tente d'apaiser Hitler, d'où la surprise du 22 juin 1941. Pendant un moment, Staline perd le contrôle de la situation avant de se ressaisir. Il sait animer la résistance russe, mais multiplie



D.R.

Les Libanais étonnés de voir les portraits de De Gaulle et Staline affichés ensemble en novembre 1943 trouveront dans cet ouvrage la clé de cet épisode.

pacifique suite au XX^e congrès du PCUS. L'Allemagne n'est plus dans sa vision l'éternelle menace, mais un pays avec lequel il va signer un traité d'amitié en 1963. Sa politique est double: être le plus ferme opposant à la politique soviétique durant les crises de Berlin et de Cuba malgré le boulet algérien et tout en préservant la souveraineté française dans le pacte atlantique; chercher à varier ses interlocuteurs en appelant à «*une Europe de l'Atlantique à l'Oural*», seule garante de paix et de liberté, et en s'engageant avec l'URSS et ses satellites dans «*une politique de détente, d'entente et de coopération*». En invitant en France Khroutchev, le «*Moujik débonnaire*» (mars 1960), pour une longue visite, De Gaulle traite avec lui d'égal à égal.

En 1966, après la distance prise avec le commandant intégré de l'OTAN, rendue elle-même possible par le présupposé gaullois de la disparition du péril soviétique, le voyage du général en URSS (juin-juillet) est un triomphe pour la politique de détente. Face à lui, le trio formé par Brejnev-Kossyguine-Podgorny n'a pas l'aura des deux maîtres passés de la Russie, mais l'ouverture à l'Est fait école et les gouvernements allemands sont les premiers à l'imiter.

Il est toujours heureux de lire un ouvrage où De Gaulle est souvent cité. Ce n'est pas pure nostalgie, puisque de son temps ses lecteurs et auditeurs, même russes, s'en trouvaient ravis.

FAREË SASSINE

Tous les numéros de L'Orient Littéraire sont disponibles en coffrets. Pour toute commande, contactez le 01-384003.

les erreurs stratégiques qui coûtent à l'armée rouge la perte de centaines de milliers de soldats.

Au lendemain de la guerre, Staline est à la tête d'une des plus grandes puissances du monde. Son pouvoir est absolu. Son entourage vit dans une peur permanente. La guerre froide est inévitable du fait de l'incompatibilité des systèmes politiques. La pression est maintenue sur les populations pour pouvoir engager un programme gigantesque d'armements. Le dictateur à la santé déclinante refuse toute délégation de pouvoir mais l'entourage envisage déjà les mesures à prendre, ce qui expliquera la rapidité de la déstalinisation.

Ce livre à la documentation sûre dresse un bilan accablant des erreurs de Staline et des horreurs de sa politique. En même temps, il permet de comprendre comment s'est formée la société soviétique dont la Russie d'aujourd'hui est l'héritière. C'est une excellente lecture à faire.

HENRY LAURENS

Le point de vue de J.-P. Chagnollaud

Trump et les effets pervers

En faisant cette fracassante déclaration sur la reconnaissance de Jérusalem comme capitale d'Israël, Donald Trump a agi, une fois de plus, de manière irresponsable avec une totale indifférence aux implications internationales de son acte.



© Batef / SIPA

« Trump a renforcé ses adversaires comme l'Iran et le Hezbollah et déstabilisé ses alliés les plus proches. »

Sa préoccupation a d'abord été de consolider sa base électorale – composée de millions d'évangéliques sionistes – de la Bible belt située dans ces États du Sud des États-Unis où Trump a obtenu, en 2016, des scores de plus de 60% même si cela n'a pas empêché, il y a quelques jours en Alabama, une défaite de son candidat au Sénat. Il réalise ainsi une de ses promesses de campagne: le transfert de l'ambassade américaine à Jérusalem.

Cette décision a été très bien accueillie en Israël bien au-delà de la coalition au pouvoir, puisque cette question rassemble une large majorité dans le pays. Il apparaît ainsi comme un précieux allié pour les Israéliens. À très court terme, il peut donc se targuer d'un succès politique à l'intérieur comme à l'extérieur. Mais ce succès est porteur de multiples et lourds effets pervers, c'est-à-dire de conséquences non voulues qui sont à l'opposé de ce qu'il pouvait rechercher.

L'isolement des États-Unis sur la scène internationale est apparu de manière spectaculaire. D'abord par des réactions politiques qui ont fusé de partout y compris de ses alliés européens. Ensuite, il y a eu cette séquence au Conseil de sécurité où les États-Unis ont été obligés de recourir à leur droit de veto, signe manifeste de leur impuissance puisqu'ils ne sont donc capables que de s'opposer alors qu'ils avaient l'ambition de proposer. La violence des propos tenus par l'ambassadrice américaine, Nikki Haley, en témoigne quand elle déclare que « c'est une insulte et un camouflet que nous n'oublierons pas », allant même jusqu'à la menace ciblée en affirmant que « les États-Unis noteront les noms » de ceux qui leur ont infligé cette déroutante diplomatie... Impuissance de la puissance!

Même fiasco à l'Assemblée générale le 21 décembre: 128 États ont condamné la décision du président américain. 35 se sont abstenus. Et 9 ont voté contre (États-Unis, Israël, Togo, Guatemala, Honduras, et quatre micro-États du Pacifique qui, au total, comptent environ 200 000 habitants: Micronésie, Nauru, Palau et les îles Marshall).

Plus personne n'attend quoi que ce soit du plan de paix annoncé en termes très vagues par Donald Trump. Désormais, ce personnage a en effet perdu toute chance de pouvoir jouer

le rôle d'honest broker qu'il prétendait tenir, sauf à changer complètement d'attitude. Symptomatique à cet égard a été la réaction de Mahmoud Abbas. Alors que, depuis des années, le président palestinien a fondé toute son action politique sur la conviction que les États-Unis seraient capables d'œuvrer pour une paix équilibrée entre Israël et la Palestine, il réclame désormais Washington en termes cinglants: « Il faut être fou pour laisser Trump médiateur. »

À ce résultat calamiteux, il faut ajouter d'autres effets pervers au Moyen-Orient: Trump a renforcé ses adversaires comme l'Iran et le Hezbollah et déstabilisé ses alliés les plus proches comme la Jordanie et l'Égypte...

Alors que le président américain voulait ignorer le droit international, le monde entier lui en a rappelé avec fermeté l'incontournable centralité. Et ce avec d'autant plus de force qu'une résolution du Conseil de sécurité votée en décembre 2016, avec l'abstention des États-Unis (sous l'administration Obama), avait réaffirmé tous les principes fondamentaux de toute approche du conflit israélo-palestinien comme l'inadmissibilité de l'acquisition de territoires par la force, l'illégalité de la colonisation, le respect du droit humanitaire par la puissance occupante et l'illégalité de toute modification unilatérale du statu quo... Aucun État n'a emboîté le pas aux États-Unis dans cette démarche aventureuse de négation du droit. Même ceux qui sont proches d'Israël comme la République tchèque (seul pays européen à voter non à l'admission de la Palestine comme État observateur à l'ONU le 29 novembre 2012) ont rappelé que Jérusalem-Est était un territoire occupé. Les Palestiniens ont d'ailleurs bien compris cette force du droit puisqu'ils ont aussitôt annoncé leur intention de signer un grand nombre de conventions pour adhérer à toutes les organisations internationales et exprimé leur volonté d'accélérer la procédure de saisine de la Cour pénale internationale.

Dans une telle configuration, il faudrait que des États qui comptent sur la scène mondiale, comme la France, l'Allemagne et quelques autres, prennent de nouvelles initiatives diplomatiques pour réinventer un processus de négociation mort depuis longtemps. Et puisque chacun sait que la seule solution viable est celle de deux États avec Jérusalem comme capitale, cela devrait commencer par la reconnaissance de l'État de Palestine qui serait pleinement légitime puisque fondée sur la légalité internationale.

*Professeur émérite des universités
Président de l'IReMMO (Institut de recherche et d'études Méditerranéennes/Moyen-Orient, Paris)

Actualités

Michel Zink à l'Académie française
Spécialiste de la littérature française du Moyen Âge, professeur au Collège de France, Michel Zink, 72 ans, vient d'être élu à l'Académie française au fauteuil de René Girard.

Le Prix des prix à Olivier Guez
Lauréat du prix Renaudot pour *La Disparition de Josef Mengele* (Grasset), Olivier Guez vient d'obtenir le Prix des prix qui récompense l'un des gagnants des huit grands prix littéraires de l'automne.

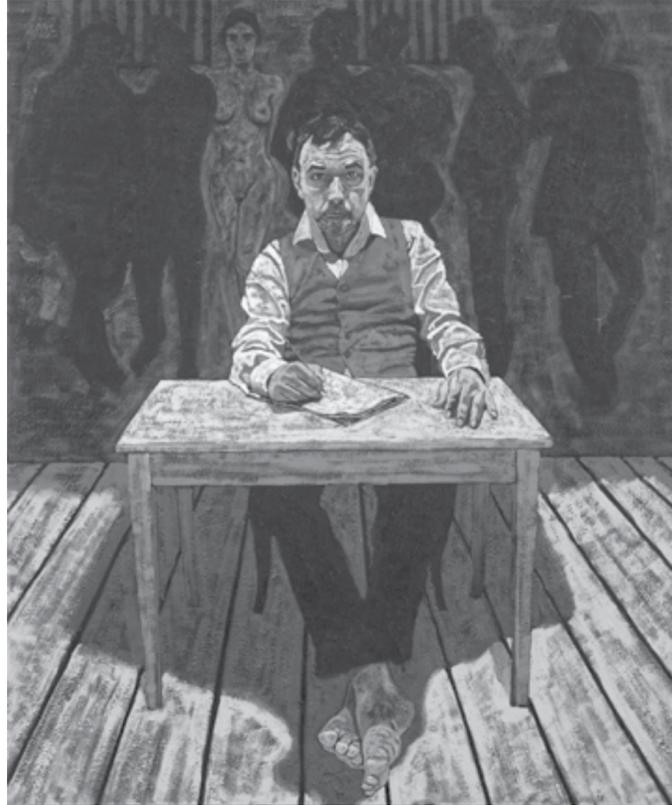
Asli Erdogan récompensée
L'écrivaine turque Asli Erdogan,

qui avait été arrêtée par le régime, a récemment obtenu le prix Simone-De Beauvoir pour la liberté des femmes.

Le Bulletin d'études sur Gibran
Coédité par L'Orient des livres et le Centre du Patrimoine libanais de la LAU, le premier numéro du *Bulletin des études sur Gibran* (*The Bulletin of Gibran Studies*) vient de paraître à l'occasion de la 3^e Conférence internationale sur Gibran organisée par la LAU les 4 et 5 janvier 2018. Ce bulletin semestriel, qui réunit des articles et toutes sortes d'informations sur l'auteur du *Prophète*, est disponible sous forme imprimée et consultable sur le site suivant: www.lau.edu.lb/centers-institutes/cdbl/.

L'image du mois

Sacha Abou Khalil: liberté et littérature



Les Carnets du Sous-sol de Fiodor Dostoievski, huile sur toile, 100 x 120 cm, 2017

Breaking the Frozen seas est une exposition de Sacha Abou Khalil qui donne à voir une série de portraits expressionnistes puisés dans les chefs-d'œuvre de la littérature comme *Lolita* de Nabokov, *Le Procès* de Kafka, *Crime et châtiment* de Dostoievski, ou encore *Sur la route* de Jack Kerouac... Le peintre se prend lui-même pour modèle, ou emploie des membres de sa famille, ses amis, ou des acteurs reconnaissables, ce qui inscrit son travail, et partant, les œuvres exploitées, dans une dimension personnelle et locale. Cette série se veut comme une réflexion existentielle sur les thèmes de la jeunesse, la sexualité, la mort, mais aussi et surtout la liberté.

Le vernissage aura lieu le mardi 8 janvier à 18h à la galerie Agial (63 rue Abdel Aziz, Beyrouth) et se poursuit jusqu'au 3 février.

Agenda

Histoires et idées
Le Cycle de conférences « Histoires et idées » organisé dans le cadre des activités du Centre for Lebanese Studies in London, accueillera à 11 heures au Riad Salamé Forum de l'IBL Bank, avenue Charles Malek, les intervenants suivants: le lundi 8/1, « La Chine, émergence d'une puissance planétaire » avec Elsa Marcha; le 15/1, « La médiation, outil de gestion des conflits », avec Rania Younes; le 22/1, « La deuxième guerre froide », avec Scarlett Haddad; le 29/1, « La renaissance du nationalisme » avec Christine Babikian; et le 5/2 « Le Monétarisme libanais » avec l'ancien ministre Damianos Kattar.

Le Prix Phénix à Xavier Baron
Le prix Phénix de littérature décerné à Xavier Baron pour son *Histoire du Liban* (éd. Tallandier) lui sera remis au siège de la Banque Audi, sponsor du prix, le 26 janvier 2018 à 17h.

Rencontres avec Alexandre Najjar
Dans le cadre des « Débats du Grand Lycée » animés par Florent Emy, le Grand Lycée franco-libanais de Beyrouth recevra Alexandre Najjar pour une conférence sur la vie et l'œuvre de Gibran Khalil Gibran le 17 janvier à 18h, alors que l'Institut français de Tripoli accueille l'auteur le 18 janvier 2018 à 17h pour un débat autour de son dernier livre *Mimosa* avec le romancier Jabbour Douaihy. Par ailleurs, le Conservatoire de Perpignan accueillera le 3 février 2018 une lecture de textes de Najjar par le comédien Stanley Weber, accompagné au piano par Nicolas Chevereau. Une conférence de l'auteur se tiendra le 4 février à Toulouse à l'invitation de l'association « Amis du Liban-Toulouse », puis le 6 à Paris à l'initiative de l'Alliance française.

Adieu à...

Issam Abdallah
Poète libanais d'expression arabe ayant à son actif des recueils en langue parlée ou populaire, dont *Kabwa mourra* et *Satr el-naml* (qu'il avait pris l'initiative de lire et d'enregistrer, accompagné au piano par Ziad Rahbani), Issam Abdallah vient de nous quitter à l'âge de 73 ans.

Khalil Chahrouh
Considéré comme l'un des meilleurs auteurs et interprètes de *zajal*, Khalil Chahrouh s'est éteint à l'âge de 76 ans. Il a été le premier président du Syndicat des poètes de *zajal* au Liban.

Francophonie

La Nuit des idées 2018



Destinée à rappeler l'importance que la France accorde au dialogue intellectuel, La Nuit des idées, organisée à l'initiative de l'Institut français, aura lieu le 25 janvier 2018 autour du thème « L'imagination au pouvoir ». Elle mobilisera près d'un millier d'intervenants dans des lieux de savoir et de culture (librairies, universités, ONG...) situés dans une cinquantaine de pays. Au Liban, trois tables rondes et un café littéraire sont organisés par l'Institut français du Liban autour des thèmes suivants: « Nouvelles mobilisations citoyennes et soulèvements », « Émancipation et genre: les combats contemporains » et « Le pouvoir de la fiction ».

Actu BD

Le Festival d'Angoulême 2018
Le Festival international de la bande dessinée d'Angoulême se tiendra du 25 au 28 janvier 2018.

Au programme: trois grandes expositions consacrées à des créateurs japonais: Osamu Tezuka, Naoki Urasawa et Hiro Mashima; un hommage à Cosey, le Grand Prix de l'année 2017, et à Jacques Martin, le créateur d'*Alix*; une exposition intitulée *Venise sur les pas de Casanova* qui fait dialoguer autour de la Cité des Doges la peinture du XVIII^e siècle et les

auteurs de BD contemporains, sans compter la proclamation des nombreux prix annuels.

La Sorcière



Le dessinateur Benoît Guillaume s'est associé à Marie NDiaye pour réaliser *La Sorcière*, un album inspiré du roman éponyme de la

lauréate du prix Goncourt 2009, à paraître le 17 janvier chez Actes Sud BD.

Voltaire amoureux

Le premier volet d'un album intitulé *Voltaire amoureux* et signé Clément Oubrierie vient de paraître aux éditions Les Arènes. On y découvre la vie pétulante du célèbre auteur de *Candide*, tantôt fougueux et inspiré, tantôt frivole et mondain.



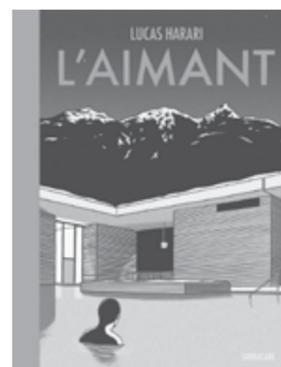
Bande dessinée

Le mystère des thermes de Vals

L'AIMANT de Lucas Harari, éditions Sarbacane, 2017, 152 p.

La bande dessinée et l'architecture ont de tout temps tissé une relation particulière. Déjà à la fin du XIX^e siècle, lorsque paraissaient aux États-Unis, dans les numéros dominicaux des quotidiens américains (les fameuses *Sunday pages*) des planches de bande dessinées imprimées en grand format, elles ressemblaient, comme par mimétisme avec leurs cases en guise de fenêtres, aux premiers gratte-ciels qui poussaient alors outre-Atlantique. L'un des pionniers de ce neuvième art naissant, Winsor McCay, grand maître de la perspective, jouera souvent dans ses planches de cette analogie.

Depuis, nombreux sont les auteurs de bande dessinée qui utiliseront la ville, l'urbanisme et l'architecture comme prétexte à leurs récits. On pense bien sûr à la série *Les Cités obscures* de Benoît Peeters et François Schuiten, dont chaque épisode présente une ville imaginaire régie par des règles qui sont le cœur du récit. Mais Nicolas De Crécy et ses villes aux volumes organiques, Mattotti et ses bâtiments sculptés par la lumière ou le Paris de Jacques Tardi sont autant d'autres exemples qui rappellent que le bâti a inspiré plus d'un auteur.



C'est une nouvelle fois le cas avec le récit que propose aujourd'hui le jeune auteur Lucas Harari aux éditions Sarbacane. *L'AIMANT* met en scène Pierre, étudiant en architecture qui a une fascination pour un bâtiment: les thermes de Vals. Lorsqu'il décide de s'y rendre pour parfaire son étude, son esprit est déjà tourmenté par toutes les théories qu'il a échafaudées. Reflet direct de son obsession, son séjour sur place, dans les hauteurs enneigées, et ses visites des thermes, sont empreints d'une tension dans laquelle baigne l'intégralité du récit. L'agencement sobre mais labyrinthique des murs des thermes, le mélange entre une structure brute, solide, et l'élément liquide qui y coule donnent au bâtiment, sous le crayon de Harari, une aura quasi spirituelle.

De rencontres en rencontres, Pierre acquiert la certitude que les thermes de Vals cachent un secret. Tout l'art de l'auteur sera dès lors d'entretenir le mystère et de ne jamais le lâcher, tel une braise sur laquelle il souffle, jusqu'à la dernière page. Pas ici d'intrigue qui trouve un dénouement, pas de découverte qui éclaire les doutes. Le dessinateur de Harari ne verse jamais dans le trop-plein d'effet, toujours soucieux de simplification, de synthèse, dans une ligne claire accidentée qui, parfois, laisse deviner l'influence d'un auteur disparu trop jeune après une carrière fulgurante: Yves Chaland.

Lucas Harari fait par ailleurs le choix d'éliminer le traditionnel blanc entre les cases de ses planches: un choix qui prend tout son sens dans les scènes où l'intérieur des thermes est mis en avant, faisant s'entrecroiser les lignes de perspectives sans coupure, comme si la planche dans son ensemble était une unique composition architecturale.

Un album-atmosphère qu'il est bon d'apprécier en seconde lecture. De multiples lectures appelées par le bel écran qui lui donnent les éditions Sarbacane, en dos toilé et grand format.

RALPH DOUMIT

Meilleures ventes du mois à la librairie Antoine

Auteur	Titre	Éditions
1 Alexandre Najjar	MIMOSA	Les Escales
2 Charif Majdalani	L'EMPEREUR À PIED	Seuil
3 Patrick Baz	CHRÉTIENS DU LIBAN	Tamyras
4 Raphaël Millet	CINEMA IN LEBANON	Rawiya
5 Jean d'Ormesson	JE DIRAI MALGRÉ TOUT QUE CETTE VIE FUT BELLE	Gallimard
6 Dan Brown	ORIGINE	JC Lattès
7 Éric Vuillard	L'ORDRE DU JOUR	Actes Sud
8 Olivier Guez	LA DISPARITION DE JOSEF MENGELE	Grasset
9 Lamia Ziadé	MA TRÈS GRANDE MÉLANCOLIE ARABE	P.O.L.
10 J. M. G. Le Clézio	ALMA	Gallimard

Alice Ferney, la tendresse comme marque de fabrique

Ils représentent le monde bourgeois conservateur, «les héritiers» pour reprendre le mot de Bourdieu, cible de la critique sociale contemporaine. Ils sont la génération des Français qui naquirent entre 1920 et 1940, vécurent dans le sillage de l'hécatombe d'une Première Guerre mondiale et les prémices d'une Deuxième qui bascula dans la barbarie, furent partie prenante des conflits de décolonisation, connurent Mai 1968 et l'entrée dans l'ère des technologies avancées. Ils sont les personnages du nouveau roman d'Alice Ferney, qui caracole en tête des ventes de cette rentrée: *Les Bourgeois*.

Roman ambitieux qui s'attache aux destinées des membres d'une famille nombreuse et qui couvre le siècle, ses tragédies, ses mutations, ses valeurs et ses modes de vie. On y retrouve la plume tout à la fois précise, ciselée et pleine de tendresse de l'écrivaine et son regard empathique vis-à-vis de ses personnages quels que soient leurs errements. «Prendre la mesure de la continuité autant que de l'épaisseur des années révèle l'évolution des connaissances, des regards et des comportements et souligne comment chaque époque détermine les esprits», dit-elle, soulignant le «sentiment de fraternité» que lui inspirent ses personnages. Son roman, à contre-courant des modes, est tout à la fois une invitation dans la ronde du temps et une analyse toute en finesse d'une société française en plein bouleversement.

Votre roman, par son titre et son contenu, paraît naviguer à contre-courant des «modes littéraires». Pouvez-vous nous éclairer sur la genèse de ce projet? D'où vous est venu le désir de ce texte-là?

Pour vous répondre, il faudrait distinguer genèse du sujet et genèse de la forme. Pour ce qui a trait au sujet, il y a longtemps que j'ai envie d'écrire une suite à *L'Élegance des veuves*, à l'histoire de ces dix frères et sœurs. Quand le cinéaste Tran Anh Hung a décidé d'adapter le roman au cinéma – le film est sorti en 2016 sous le titre *Éternité* –, nous avons passé du temps ensemble pour en parler et j'ai replongé dans cette histoire, ce qui a réactivé mon envie; mais écrire un roman qui couvrirait le siècle paraissait trop énorme. Lorsque j'ai eu l'idée de rentrer dans l'écriture par les dates, de travailler à une forme kaléidoscopique et non linéaire, me donnant ainsi la liberté de choisir le découpage et les moments-clés et non d'écrire en flux continu, j'ai

senti que je tenais mon projet. Et puis j'ai trouvé ma première phrase et décidé que je serai le narrateur. Donc le processus s'est fait en trois temps: l'envie du sujet, l'idée de la forme, l'attente d'un ton. Je crois que ce sont ces trois éléments qui, comme toujours, définissent ce que sera un livre.

Ce qu'il y a de singulier ici, c'est qu'il y a une multitude de personnages mais pas vraiment de personnages principaux. Pourrait-on dire que votre personnage principal est la famille?

Pour moi, il s'agit moins d'un livre sur la famille que d'un livre sur le temps et qui couvre plusieurs générations. Trois aspects du temps sont ici traités: la manière dont le temps nous détermine, la façon dont nous appartenons à une époque, ce qui différencie les générations, ce serait là le premier aspect. Mais mon sujet, c'est également le temps vécu au présent, sans la clairvoyance que nous donnent le recul et le passage des ans, c'est l'histoire vécue au jour le jour par ceux qui sont confrontés, voire happés par les événements. Le troisième aspect est celui du temps qui passe et qui nous balaie. C'est cela mon sujet; ce qui m'anime c'est revenir sur le passé, se l'approprier, refaire la traversée du siècle. La famille s'inscrit bien évidemment dans ce projet en ce que, lorsque l'on naît dans une même famille, on croit avoir les mêmes parents et on s'étonne d'être si différents. Mais en réalité, le temps a passé, les parents ont changé, ils ont été transformés par les événements. Par exemple dans la famille Bourgeois, la naissance de l'aîné a lieu en 1920 et ses parents, comme la nation toute entière, sortent d'un deuil. Puis la trace de la Première Guerre s'efface progressivement et plus tard, ce sera la Deuxième Guerre mondiale qui marquera les autres enfants. Chaque date fabrique quelque chose de différent et affecte ce que l'on va être et ce que l'on va penser du monde. La conscience de tout cela interdit de porter des jugements trop rapides sur les gens qui ont vécu des choses différentes de nous.

Il y a en effet dans votre roman un effort constant pour ne pas lire le passé avec les yeux du présent. Mais

source de jouissance. D'autre part, le roman fait l'apologie des pratiques religieuses lorsque celles-ci s'opposent à l'instinct de mort et répondent à des impératifs de tolérance et d'humanisme.

Le terme «hrrat» en arabe fait-il référence à la sexualité féminine, tout comme «chatte» ou «minette» en français?

Je n'ai pas pensé à la question sexuelle dans le choix du titre. Il m'est venu tout simplement à l'esprit. Le rapport aurait pu être établi de façon inconsciente. Le petit animal en question occupe très peu l'espace romanesque. Quelques lignes seulement lui sont consacrées: Sikirida ramène un chaton dans l'appartement d'Adiba. Celle-ci lui ordonne de le mettre dehors. Elle s'exécute mais le chaton revient et Adiba finit par céder. Mais effectivement, en dialectal libanais, le mot «*qitt*», synonyme de «*hrr*», est parfois employé dans le sens de vagin, comme pour le mot chatte en français. Mais au-delà des aventures sexuelles des personnages féminins, le roman est un éloge de la complicité féminine.

Comment choisissez-vous les titres de vos romans?

C'est une étape assez difficile pour moi. Des fois, le titre me vient avant même de commencer à écrire et me pousse dans ce sens. D'autres fois, il prend forme au cours du travail. J'ai tendance à préférer le titre ayant une fonction distinctive – comme c'est le cas du nom propre par exemple – à celui qui a une fonction thématique. Dans *La Cantatrice chauve* d'Ionesco, il n'y a pas de cantatrice, et forcément elle n'est pas chauve. Le titre thématique propose un horizon de



D.R.
comment fait-on pour y parvenir, comment être sûr qu'on ne juge pas avec nos yeux d'aujourd'hui?

Dans le roman, on ne peut jamais s'assurer de rien, le travail d'écriture consiste à se mettre à la place du personnage, à regarder avec ses yeux, à l'imaginer comme il était, mais j'ai bien conscience que les catégories que je manipule me viennent aussi de mon époque. Dans les chapitres écrits au présent, je le dis à mes lecteurs: nous savons des choses que les personnages ne savaient pas en 1920 ou en 1940, pour eux le présent était confus et illisible. Cela dit, j'ai beaucoup travaillé, le temps de la documentation a été très long, j'ai lu des dizaines d'ouvrages historiques certes, mais également beaucoup de presse et de journaux intimes de l'époque, dont certains qui me venaient de ma famille. Journaux intimes et presse permettent de

s'approcher de la vision au jour le jour des événements. Pour la guerre d'Indochine, j'ai également eu accès à des carnets de régiment et à des journaux de marche où sont consignés tous les mouvements des sections pendant les opérations. Tous ces matériaux ont été très précieux pour me permettre d'écrire l'histoire au présent.

Revenons sur le titre qui signale de façon forte à quel point votre roman s'inscrit à contre-courant de l'époque. Pourquoi avoir choisi un tel titre?

Ce titre a comme une fonction de bouclier pour moi. Car j'ai parfaitement conscience que les Bourgeois représentent tout ce qui est honni aujourd'hui, honni par ceux qui craignent qu'on en refasse un idéal: la famille nombreuse, hétérosexuelle et catholique. Mais

n'oublions pas que ce roman est la suite d'un précédent où j'avais déjà donné à mes personnages ce nom de famille. Il est vrai qu'il y a peu, j'ai eu quelque regret à l'avoir choisi pour titre. Au départ, je voulais un titre qui rende compte de

la coulée du temps et j'ai cherché pendant trois ans. J'ai envisagé «*Et combien nous étions*»; ce sont les derniers mots de mon exergue, citation empruntée à Tchekov dans *Les Trois Sœurs*. Mais Bertrand Py, mon éditeur, m'a proposé ce titre parce qu'il a lu mon livre comme une radiographie de l'ADN français et je l'ai accepté. Et en effet, nombre de lecteurs me disent qu'ils reconnaissent dans les Bourgeois des traits de leur propre famille. En 1930, cette famille-là est beaucoup plus banale.

Disons pour finir qu'être ou pas à contre-courant ne pèse pas pour moi lorsque j'écris. Je suis en dehors du système, je n'ai jamais été récompensée par aucun prix et je me sens très libre. Je ne m'intéresse pas aux détestations du public et je ne choisis pas mes sujets en fonction de l'air du temps. Et d'ailleurs, je ne pense pas qu'on choisisse vraiment ce sur quoi on écrit. Ça vous prend, c'est un élan.

Y a-t-il une dimension autobiographique dans votre roman, ne serait-ce qu'indirectement?

Pas du tout. Je n'ai pu écrire sur ce milieu que parce que je n'en suis pas. Je n'ai endossé aucune de ces valeurs-là. Les gens sont frappés par le fait que j'ai écrit sur ce milieu; mais j'ai surtout écrit sur une époque. Les arrière-petits-enfants des Bourgeois pensent différemment aujourd'hui. Et puis cette famille n'est ni aristocrate ni prolétaire, et le mot «bourgeois» qui les désigne est devenu pudoratif. Et pourtant ils n'ont ni la célérité des grands bourgeois, ni le côté étriqué des petits bourgeois. La droiture est la caractéristique qui leur convient le mieux.

On rencontre rarement aujourd'hui, que ce soit dans la littérature ou les médias, de regard tendre sur les valeurs de droiture, de foi, d'exigence morale et spirituelle.

Oui, et en cela, mon livre est un ovni. Mais pourquoi faudrait-il nier une vérité historique? Ces familles ont existé et n'étaient pas détestables. C'est un autre monde, mais il a existé. Je n'ai pas de nostalgie pour ce monde-là en particulier mais plus globalement pour les mondes qui passent, et un goût certain pour la mémoire; j'aime faire revivre le passé, en sentir l'épaisseur, mais je ne suis pas prise dans une idéologie. Et néanmoins, oui, j'ai pour cette bourgeoisie-là de l'admiration: ils ont vécu tout ça, ils ont traversé tant de choses douloureuses et ils y ont survécu. L'histoire comme recherche de vérité me passionne.

Vous avez choisi, dites-vous, de prendre la parole dans le roman par le biais d'un «je», mais néanmoins, cette voix narrative est peu présente.

Le «je» est présent comme narrateur de l'histoire des autres et non de la sienne. Il est vrai que dans une première mouture qui était plus longue, la vie du narrateur, ou plutôt de la narratrice, était plus présente, mais je l'ai supprimée par la suite. Le «je» a pour mission de prémunir le lecteur contre ses clairvoyances rétrospectives, de lui rappeler que ce qu'on sait aujourd'hui, on ne le savait pas à l'époque. C'est un «je» qui questionne, réfléchit, fait prendre au lecteur la mesure de l'épaisseur du temps, mais ne se raconte pas lui-même. Il est une instance critique.

Propos recueillis par
GEORGIA MAKHLOUF

LES BOURGEOIS d'Alice Ferney, Actes Sud, 2017, 368 p.

Figure majeure de la littérature arabe contemporaine, l'écrivain libanais Rachid el-Daïf construit un univers littéraire d'une authentique singularité. Son dernier roman, *Hrrat Sikirida* (Riad el-Rayyes Sud/L'Orient des Livres sous le titre *La Minette de Sikirida*). L'écriture affinée, ironique, allusive d'el-Daïf n'a rien perdu de son mordant. Ce roman présente toutefois du nouveau par rapport à ses précédents ouvrages. Quand bien même l'action se déroule pendant la guerre civile libanaise, elle est située dans une banlieue chiite. L'émancipation sexuelle de la femme, même si elle continue à faire l'objet d'une réprobation sociale issue d'une longue histoire de domination masculine, est aussi, dans ce roman, une manifestation de l'Eros comme symbole de vie, ou de survie. Deux histoires de femmes s'entrecroisent: l'une est Sikirida, la bonne éthiopienne au service d'Adiba. L'autre est Amal, la fille d'une pharmacienne, handicapée et qui s'apprend à passer son baccalauréat. Les deux femmes, issues de classes sociales différentes et n'ayant pas le même niveau d'éducation, se retrouvent confrontées à une même situation de grossesse extraconjugale. Adiba et la mère d'Amal font preuve d'ouverture d'esprit et d'ingéniosité. La première s'oppose à son entourage qui veut renvoyer Sikirida à Addis-Abeba par le premier avion. La seconde laisse à sa fille le choix d'avorter ou de garder l'enfant et encourage la relation sexuelle entre sa fille et Ridwan. Le roman valorise, d'une part, les plaisirs sexuels: Sikirida a plusieurs amants et ne s'en culpabilise pas. Quant à Amal, au travers de ses rapports sexuels, son corps n'est plus perçu comme un handicap mais comme une

Rachid el-Daïf: Éloge de la complicité féminine



© Marco Bertorello / AFP

lecture. En ce sens il est directif et mène le lecteur dans le sens voulu par l'auteur. Mais cela n'empêche que plusieurs titres de mes ouvrages sont thématiques.

L'islam est-il devenu un sujet romanesque incontournable?

Dans cette contrée du monde, l'islam est la religion de l'écrasante majorité. Les autres religions, juive et chrétienne, quand bien même minoritaires, partagent avec l'islam une même culture, que cela soit au niveau de la langue, des valeurs ou de la conception du monde. Par ailleurs, j'ai probablement été influencé par ce sujet d'actualité auquel j'ai voulu participer. La montée de l'islamisme pèse sur notre quotidien. Les sujets en rapport avec

l'islam saturent le débat public et appellent des réponses. Le roman est un moyen de prendre part à cette réflexion.

Quelles fonctions attribuez-vous aux pratiques religieuses?

Mon roman va à l'encontre de l'institution religieuse dominante qui est au service du politique et engendre une folie meurtrière. Il fait l'éloge des pratiques religieuses spontanées, plus à même de réguler la vie quotidienne des gens. La religion est au service de l'humain. Dans le roman, le cheikh Qasim finit par trouver dans ses livres une tradition qui rapporte que l'imam Ali aurait refusé de faire lapider une jeune femme qui avait eu une relation extraconjugale avec l'argument que

le bébé était innocent. Pour sauver les apparences, Umm Amal (la mère d'Amal) et Adiba conviennent un certain Ibrahim de faire un mariage blanc temporaire («*uqd tahrim*») en contrepartie d'une somme d'argent. Qu'est-ce qui empêcherait une femme non mariée d'avoir un enfant qui lui embellirait la vie? Les textes et les pratiques doivent s'adapter au quotidien et être au service de la vie.

Ce roman s'écarte de la veine autofictionnelle qui caractérise la plupart de vos écrits. Était-ce une expérimentation pour vous?

Dans un certain sens, oui. Je travaille beaucoup sur la thématique autofictionnelle car je suis particulièrement intéressé par la manière dont les gens conçoivent leurs propres vies. Les lectures que j'effectue dans ce domaine sont pareilles à des miroirs où je pourrais mieux regarder en moi-même. L'écriture est essentiellement pour moi une découverte de soi. C'est pourquoi mes romans sont à la première personne. Non seulement parce que cette forme d'écriture me correspond davantage, mais peut-être aussi que c'est ma manière de m'insurger, contre l'effacement, dans nos sociétés arabes, de l'individu au détriment de la communauté ou des grandes causes.

Le couple cristallise-t-il ici, à l'instar de vos autres romans,

les tensions entre tradition et modernité?

La question des mœurs est centrale dans l'histoire des relations entre l'Occident (les États-Unis et l'Europe) et les modèles traditionnels se sont retrouvés bouleversés, provoquant des remises en question profondes. Je pense que la femme, dans nos sociétés, est plus réceptive que l'homme aux valeurs de la culture occidentale car elle y trouve un tremplin à son émancipation. Umm Amal est ravie des relations sexuelles extraconjugales de

«La femme, dans nos sociétés, est plus réceptive que l'homme aux valeurs de la culture occidentale car elle y trouve un tremplin à son émancipation.»

sa fille avec Ridwan, tandis que le père exige que sa fille avorte et finit par couper toute relation avec sa famille. Dans l'intimité du couple, les conceptions du monde des deux partenaires se révèlent et se heurtent; l'homme pense toujours, en se mariant, que son épouse devrait se conformer à l'idée qu'il a d'elle: elle devrait être obéissante, à ses petits soins et surtout vierge, physiquement et moralement, c'est-à-dire sans histoire. Les personnages masculins réalisent que la femme n'est pas celle qu'ils croient être, ce qui engendre le conflit.

Propos recueillis par
KATIA GHOSN

LA MINETTE DE SIKIRIDA de Rachid el-Daïf, Actes Sud, 2018, 224 p.

Shadow girls

Tables tournantes du poème pour communiquer avec les esprits de l'enfance. Colloque solitaire à plusieurs voix, Moussempès cinématographie le faux, peint l'interdit et fixe la familière étrangeté.

COLLOQUE DES TÉLÉPATHES & ALBUM CD POST-GRADIVA de Sandra Moussempès, éditions de l'Attente, 2017, 100 p.

Certains des faits sur lesquels revient *Colloque des télépathes* remontent le temps. Jusqu'aux sœurs Fox spiritistes à l'ère victorienne – nous y avions précédemment fait un saut avec Hubert Haddad et sa *Théorie de la vilaine petite fille*. Jusqu'aux jeunes starlettes refaites naviguant dans les paradis artificiels hollywoodiens du début des années soixante-dix et les sectes hippies. Et les femmes ordinaires, starlettes du petit écran ou du miroir au foyer, mariées, pour certaines potiches, bien rangées. Jusqu'au plus lointain : l'enfance.

Sandra Moussempès tend le miroir de son âme à ces femmes, et à la petite fille qu'elle a été, et étudie leurs réminiscences. Le contact établi, elle braque son objectif sur ces sœurs et rivales – l'homme est là en négatif. Ils et elles ne sont jamais vraiment du même côté. Les mots vampires s'aventurent dans les maisons hantées.

« Bluffée par ma décoction d'épines et de ronces fripées je pense que parfois je détiens sur d'autres femmes, que je détiens leurs vérités qui n'est pas sans conséquences/ Si les fées n'existaient pas il faudrait leur trouver de la place ans un coffre enneigé puis les sortir le soir pendant la

trêve. Chaque fée deviendrait une chose vie et dure que l'on place à côté des convives »

Le poète est voyant. L'enfance aussi. Rien n'y résiste dans le monde adulte contraignant contrariant violent. « *Historienne du présent* », Moussempès revisite les symboles et les rôles assignés au féminin et à la féminité : enfant, femme, épouse, mère. Les frontières entre les temporalités, entre fiction et réalité, entre adultes et enfants, entre dits et interdits, entre perfections et créations, sont perméables le temps bref d'un clic photographique.

« Je suis ici pour brouiller les pistes et non pour m'expliquer. »

Architectures aux raisonnements opaques, à l'intérieur des architectures de maisons, studios, lits aux lois géométriques claires comme le jour qui n'entre pas de l'autre côté des murs. Les corps s'apprennent, se maquillent, se remodèlent, se retrouvent ou s'effondrent. Les corps aussi moites et fondus soient-ils, jonchent les pages tels cadavres, advenus, en cours, ou à venir. Sont pratiquées maintes « chirurgies de l'âme ». Sandra Moussempès, le dos tourné, tente les pouvoirs extraordinaires de la simulation.

« Au-dessus du lit il y a une lampe rouge allumée toute la nuit, c'est là qu'une série de filles peintes en rose m'expliquent leur stratégie : de n'en avoir aucune, ce sont des simagrées car je sais qu'elles s'allongent chaque soir dans le lit nuptial du gourou et la boucle est



© Didier Pruvot

bouclée "C'est étrange ce que fait l'amour" murmurait la dernière recrue toiletteuse, un bel homme d'un certain âge disons, le réalisateur ou le gourou, a réclamé des garanties, retour sur investissement : une chanson sur deux filles dans la neige qui glissent l'une sur l'autre ou bien qu'on leur rabote le nez à la puberté (...). Un bel homme qui attire les femmes avec une lampe de poche n'est pas un candidat suffisamment viril/ Tous les nez sont refaits dans ce

film sinon les actrices n'auraient pas obtenu le rôle ni les faveurs du gourou, un nez d'origine pour être soi-même n'aurait servi à rien puisque être soi-même aurait mené ailleurs qu'à Manor Drive. »

Plusieurs styles d'écriture se côtoient dans ce recueil dense. Certains plus expérimentaux dans la forme et l'approche. D'autres plus intellectuels, ou plus simples. Sans s'abandonner au passé et dire à nouveau la grâce de *Sunny girls* :

Colloque des télépathes fraie cependant une voie inflexible, tenant par moments d'un forcing propre à l'écriture de Moussempès. Exprimant les théorèmes de l'étrange dans une ambiance évoquant les premiers Polanski et les derniers Lynch, elle réussit dans certains poèmes à donner voix à l'esprit.

Dans une réflexion sur l'artefact des êtres et des relations, sur les symptômes, les idéologies et les constructions sociales, Moussempès continue de chercher/rejeter/réinventer son émancipation. Au cœur de toutes ces pensées et sensations cartésiennes ou esthétiques, il y a la fonction complexe de l'amour. Le travail de l'écriture se rapproche dangereusement avec ce recueil des motifs secrets de l'univers de Moussempès : « Je suis ici pour brouiller les pistes et non pour m'expliquer. »

« Cet effet de miroir dans le miroir que les photos peuvent à peine maîtriser, est-il le reflet d'un état intérieur, d'une démultiplication fétichiste de notre esprit? En quoi le monde et ses codes pervertissent-ils parfois "l'écran de fumée"? (...) Nous lâchons l'esthétisme ce qui nous amène à la pratique du vide par la méditation post-Frankenstein, le début des ennuis aussi, car, essayant de se réhabiliter, la discipline perdrait vite la confiance du gourou et sa taille de guêpe. Il ne faut jamais remuer le passé, nous devons garder la tête froide et observer le temps présent ainsi nous évitons de nous réjouir du mauvais esprit, qui n'habite plus la maison depuis longtemps. »

Après *Sunny girls*, Moussempès plonge dans ses ombres et pénombres. Toujours dans un film, en noir et blanc. Et quelques tons de vert. Quand un excès de luminosité créait l'aveuglement et rendait flous les gros plans effectués par la poète, dans *Colloque des télépathes*, c'est l'effort de traverser le temps et les ténèbres qui crée l'éblouissement.

RITTA BADDOURA

Cent visages de l'amour, une lettre unique!

L'AMOUR À 100 MAINS, collectif, Noir blanc et caetera, 2017, 160 p.

Cela aurait suffi pour faire de cet étonnant livre un événement unique. Mais les éditions Noir blanc et caetera ont conçu un projet encore plus audacieux et réussi une folle gageure : ces cent auteurs, dont certains sont établis tandis que d'autres publient depuis peu, inventent le cadavre exquis épistolaire.

Le cadavre exquis est un jeu, un procédé d'écriture surréaliste. Comme toutes les activités de ces poètes et artistes qui se réunissent au Café de la Place Blanche ou ailleurs dans le Paris de l'après-guerre – une guerre parmi les plus meurtrières de l'histoire de l'humanité durant laquelle l'Europe a saigné de millions de morts – il

Voici un bien original ouvrage écrit par cent différentes personnes ! Celles-ci célèbrent l'amour sous ses formes multiples en rendant, par la même occasion, hommage à un genre littéraire tombé en désuétude à l'ère des WhatsApp et autres SMS, la lettre.

visé l'émerveillement, il s'en remet au hasard pour explorer l'inconscient, il élève la poésie en profession de foi, il mène une sorte de quête du Graal pour remplacer les valeurs effondrées de la civilisation industrielle occidentale. « On joue », dit Breton. On écrit alors sur des papiers pliés, « à l'aveugle », sans voir ce qui précède. La première phrase ainsi obtenue était : « Le cadavre exquis boiral le vin nouveau. »

Chaque écrivain n'a reçu par le soin de l'éditrice qu'une phrase dont il/elle doit poursuivre l'aventure. Et la lettre amoureuse poursuit ainsi son bonhomme de chemin par monts et par vaux,



à dos d'âne ou en bolide, cahincaha, passant de l'amour érotique à l'amour platonique, de l'amitié épurée aux déchirements des êtres, de l'amour refroidi aux élan les plus sensuels, de l'amour homosexuel à l'amour divin, dans une continuité faite d'étrange cohérence... mille visages qui ne font qu'un.

« Je t'ai mis dans une boîte. J'ai refermé derrière toi. Et j'ai ouvert ma vie. J'ai étreint l'univers. Léché l'air autour de moi. Caressé mes cheveux, ma peau, mon ventre. »

« À dire vrai, je t'attendais avant même de te rencontrer. Tu vivais déjà en moi comme l'incarnation

charnelle d'une promesse. »
« Affamé et sans fin. Puisque j'ai faim des buissons d'étincelles de ta chevelure (...) de l'allumage automatique de tes jambes qui montent aux nues. »

« Nous irons ensemble Ô mon ami, émerveillés par les beautés autour de nous. »

Ce qui pique la curiosité du lecteur c'est de deviner quel texte appartient à quel auteur. Encore un jeu ! Une liste de ces « cent mains » figure bien en annexe mais non leur signature !

ANTOINE BOULAD

Poème d'ici

DE ALI
AL-SHARQAWI



D.R.

Né en 1948 à Manama, Ali al-Sharqawi (ou al-Sharqawi) est un poète majeur de Bahreïn, ainsi qu'un parolier, dramaturge et auteur de livres pour enfants. Il a commencé à publier sa poésie en 1968 et ses travaux ont été traduits en anglais, allemand, bulgare, russe, kurde et français. Membre de la Société des gens de lettres du Bahreïn et du groupe de théâtre Awal, Ali al-Sharqawi a participé à plusieurs festivals poétiques arabes. Il a écrit une vingtaine de recueils animés d'une veine nouvelle et traversés de légendes populaires.

Ô neige des Inuits

Dans l'Himalaya
Où les ermites refaçonnent la géométrie de l'univers
Au flux du silence
À Bouddha, j'ai dit :
Tombons dans les cellules du Gange
Et élevons-nous au-delà de l'espace des continents
Nos mains sont plues
Et nos références une lune à la vision solaire
Vivant dans les chambres du Soi.

Prière de la langue

Victorieux
Face au monstre
Celui-là qui
Flamboie entre la rosée automnale des épaules
Et le rêve du printemps sensoriel
Frémissements de frémissement
Comme la prière de la langue
Nous nous mélangeons à la confusion.

Le non-catégorisable

Avec le cœur, j'ai vu :
Planètes des temps à la forme de nouveau-nés
Tendresse de la prière de l'herbe dans le silence orageux
Histoire de la pierre qui parle de l'eau possible
Basilic de la joie
Affection de l'alphabet ordonnant le vent
Rives de l'intuition en-dehors de tout pouvoir des mots
Ondes des premiers balbutiements
Et vides des cordes cosmiques
Et j'ai vu le passé et l'avenir
Et j'ai vu...
J'ai vu...
Vu...

Traduits de l'arabe par Ritta Baddoura

Essai

Nohad Salameh : l'extase créatrice

MARCHEUSES AU BORD DU GOUFFRE. ONZE FIGURES TRAGIQUES DES LETTRES FÉMININES de Nohad Salameh, éditions La Lettre volée, 2018.

C'est dans un coquet appartement tapissé de livres jusqu'au plafond, à quelques pas du parc Monceau, que nous rencontrons le couple Marc Alyn-Nohad Salameh. Quelques élégants objets, rapportés de Venise lors de leurs multiples séjours, contrastent avec cette ambiance intellectuelle. Marc, rappelle-t-on, est un spécialiste de la cité des Doges, à laquelle il a consacré deux magnifiques essais : *Le Piéton de Venise* (4^e édition en livre de poche) et *Venise démons et merveilles*. Autour d'un café, Nohad Salameh nous parle de son essai littéraire, *Marcheuses au bord du gouffre*. Onze figures

tragiques des lettres féminines, que vient de publier La Lettre volée. Cette œuvre-clé, qui illumine le parcours de notre interlocutrice, bénéficie déjà d'une presse élogieuse.

Comment définir ce travail de longue haleine, fruit d'une période intense de réflexion, de documentation, de questionnement? À travers sa vision à la fois poétique et critique, l'auteur met en relief les multiples facettes identitaires, culturelles et humaines de l'être féminin, sur le modèle de son recueil de poèmes, *Le Livre de Lilith* (2016) déjà présenté dans les colonnes de *L'Orient-Le Jour* : « Mon travail, s'explique Nohad Salameh, jaillit d'une démarche intérieure, d'une brûlante plongée en moi-même. L'objectif de ma quête ne consiste pas à révéler des créatrices déjà largement consacrées,

mais à raviver la lumière autour d'un ensemble de figures féminines liées entre elles par une œuvre substantielle et un cheminement tumultueux, fatal, aboutissant à un destin brisé. »

« Ces femmes de génie (l'Américaine Emily Dickinson, les Allemandes Else Lasker-Schüller, Nelly Sachs [Prix Nobel 1966], Unica Zürn, Ingeborg Bachman, la francophone Renée Vivien, la Russe Marina Tsvetaïeva, la Finlandaise Edith Södergran, la Roumaine Milena Jesenská, la Suisse Annemarie Schwarzenbach et l'Américaine Sylvia Plath) donnent le jour à des chefs-d'œuvre qui bouleversèrent le visage de la modernité. Leur dénominateur commun se situe au niveau de l'écriture – poésie et prose – toujours fulgurante, sans oublier que la quête de l'inaccessible constitue



D.R.

leur véritable recours », ajoute Nohad Salameh.

L'auteur de *Marcheuses au bord du gouffre* souligne « l'aspiration métaphysique du corps, brûlant

de s'élever vers le spirituel en dépit d'une immersion suicidaire dans la drogue, l'alcool, le sexe, la volupté d'exister à l'envers des conventions ».

« La dimension alchimique, précise Nohad Salameh, est devenue fondamentale dans une époque de plus en plus matérialiste. » Selon elle, l'écriture « du dedans » porte une charge substantielle de spiritualité : « Sans doute, le brasier verbal que nous injectons dans l'encre s'investit-il d'un pouvoir magique de transmutation destiné à réaliser les œuvres majeures. »

Rapprochant l'une de ces « marcheuses », Sylvia Plath et son époux, le poète Ted Hughes, du couple de créateurs qu'elle forme elle-même avec Marc Alyn, Nohad Salameh rappelle que son entrée en poésie, indépendamment

de la période de prime jeunesse, remonte aux années 80, quand son œuvre fut couronnée du Prix Louise Labé (1986), bien avant son mariage. « D'ailleurs, nos œuvres ne se confondent nullement, tant sur le plan thématique que stylistique », précise-t-elle. Et d'ajouter : « Cependant, partager la vie d'un écrivain d'envergure permet à la fois de devenir soi et l'autre, tout en maintenant l'équilibre de l'extase créatrice. »

Marcheuses au bord du gouffre n'est pas loin de s'inscrire dans une lignée d'œuvres tout à fait singulières, car Nohad Salameh, dans ce parcours au féminin qu'elle conduit avec maîtrise, parvient à hisser au-dessus du gouffre ces créatrices calcinées qu'elle tient en haute estime.

FADY NOUN

Modiano : L'art de la fugue

SOUVENIRS DORMANTS de Patrick Modiano, Gallimard, 2017, 112 p.

NOS DÉBUTS DANS LA VIE de Patrick Modiano, Gallimard, 2017, 96 p.

Modiano vient de publier ses *Souvenirs dormants*, et c'est le premier roman de l'après-Nobel. Il est comme une quintessence de l'univers de l'écrivain, un condensé, un précipité dirions-nous en recourant à une métaphore chimique. Modiano semble s'y être tout à fait délesté de la nécessité de raconter, de construire un récit et des personnages; il se livre plutôt à une méditation sur cet « *art de la mémoire* » salué par les jurés du Nobel, à une réflexion sur la répétition, sur « *l'éternel retour du même* », dans la vie comme dans l'écriture.

Le roman suit la trace de six femmes, rencontrées puis perdues de vue, et

se situe dans les années soixante, comme si Modiano revenait par ce biais à la source de son univers romanesque, à l'origine de ses obsessions d'écrivain. Le premier chapitre s'ouvre sur les deux figures parentales, ou plutôt sur les silhouettes de ces deux absents qui hantent l'univers modianoesque à l'instar de fantômes; le père est « *occupé à ses affaires* » quand la mère joue « *dans un théâtre de Pigalle* ».

La première femme évoquée restera une voix au téléphone, la deuxième prend pour un temps la place de la mère, la troisième qui se prénomme Geneviève Dalame occupe un peu plus de place. Rencontrée par le narrateur « *dans l'un de ces cafés de l'aube* », elle habite à l'hôtel et fréquente des cercles ésotériques. Cette dimension d'ésotérisme reste présente en filigrane jusqu'à la fin, ajoutant au mystère de l'ensemble. C'est Geneviève Dalame qui présente Madeleine Perraud au narrateur. Celle-ci habite au 9, rue du Val-de-Grâce, et fréquente un



© Nicolas Hidiroglou

groupe où l'on pratique la magie. On retrouve Geneviève Dalame six ans plus tard, mais c'est pour le narrateur « *comme si nous nous étions quittés la veille* ». « *Pour quelques mois encore ou, qui sait?, quelques années, malgré la fuite du temps et les disparitions successives des gens et des choses, il y avait un point fixe: Geneviève Dalame. Pierre. Rue de Quatrefoies. Au numéro*

5. » Les noms, les adresses, autant d'aimants qui parsèment le territoire de Modiano, attirant vers eux des morceaux de souvenirs, arrachant des bribes au néant. La dernière femme évoquée a tiré sur un homme dans une soirée, le narrateur devient son complice en l'aidant à s'enfuir. Il restera taraboté par l'inquiétude d'une arrestation puis crociera cette femme vingt ans plus tard, aux Buttes Chaumont. La fugue, on le voit, joue un grand rôle dans ce roman où le narrateur lui aussi s'interroge et tente de comprendre, bien qu'il ne soit pas « *très doué pour l'introspection* », « *pourquoi la fugue était en quelque sorte (son) mode de vie* ».

« *La fugue (de fuga, fuite) est une forme de composition musicale dont le thème ou sujet, passant successivement dans toutes les voix et dans diverses tonalités, semble sans cesse fuir* », nous dit l'Encyclopédie Universalis. On peut avancer, sans risque de se tromper outre mesure, que la fugue est le motif central non

seulement de ce roman mais plus globalement de l'univers littéraire de Modiano.

Paraît en même temps que le roman, une pièce de théâtre: *Nos débuts dans la vie* dans laquelle Modiano reprend les motifs autobiographiques qui parcourent toute son œuvre, par le biais d'une réécriture très personnelle de *La Mouette* de Tchekov. La pièce, rappelons-le, est la double histoire de Constantin qui, d'une part affronte sa mère, actrice, en cherchant en vain à lui faire reconnaître sa valeur et d'autre part, depuis la trahison de Nina, se noie dans l'espoir de retrouver un jour sa bien-aimée. Tchekov y aborde le problème du statut des artistes et de l'art, mais aussi les tourments de personnages qui se cherchent, qui cherchent l'amour, mais le laissent fuir ou passent à côté sans le voir. Le théâtre apparaît ici tout à la fois comme le lieu de l'invention et de la perte de soi.

GEORGIA MAKHLOUF

Questionnaire de Proust à Douglas Kennedy



© Joel Sager/AFP

Douglas Kennedy est né à New York en 1955 et vit entre les États-Unis, le Canada et la France. Il connaît le succès dès la parution en 1988 de son premier livre, un récit de voyage. En 1998, *Cul-de-sac* (Gallimard), réédité sous le titre de *Piège nuptial* (Belfond, 2008), fonde sa carrière de romancier. Ses livres, traduits en diverses langues, sont salués par des prix littéraires ou des adaptations au cinéma. Son dernier roman, *La Symphonie du Hasard* (Belfond, 2017), est le premier de trois volumes d'une fresque familiale prise dans le bouillonnement socio-culturel et politique des sixties-seventies.

Quel est votre principal trait de caractère?
La persévérance, l'impatience.

Votre qualité préférée chez un homme?
La loyauté.

Votre qualité préférée chez une femme?
L'intelligence.

Qu'appréciez-vous le plus chez vos amis?
Le fait que l'on reste amis.

Votre principal défaut?
L'impatience.

Votre occupation préférée?
La mienne.

Votre rêve de bonheur?
Le bonheur de mes enfants.

Ce que vous voudriez être?
Je suis heureux d'être moi-même. Et dans une autre vie chef d'orchestre, la prochaine fois.

Le pays où vous désireriez vivre?
Il n'y a pas un pays que je préfère, je voyage tout le temps.

Votre couleur préférée?
Le noir.

La fleur que vous aimez?
Le lilas.

L'oiseau que vous préférez?
Le cacatoès (oiseau australien).

Vos auteurs favoris en prose?
Graham Greene, Richard Yates, Flaubert.

Vos poètes préférés?
Emily Dickinson, T.S. Eliot.

Vos héros dans la fiction?
Nick Carraway (*Gatsby le magnifique*).

Vos héroïnes dans la fiction?
Mrs Dalloway.

Vos compositeurs préférés?
Bach est l'alpha et l'oméga.

Vos peintres favoris?
Rothko.

Vos prénoms favoris?
Max et Amelia.

Ce que vous détestez par-dessus tout?
L'intolérance et l'ignorance.

Le fait militaire que vous admirez le plus?
La libération de Paris.

La réforme que vous estimez le plus?
L'abolition de l'esclavage.

L'état présent de votre esprit?
Une inquiétude immense de la situation actuelle.

Comment aimeriez-vous mourir?
Rapidement quand j'aurai cent ans.

Votre devise?
On verra.

Le clin d'œil

DE NADA NASSAR-CHAOUÏ

Un Noël design



D.R.

« *T*ree no good » avait créé, désolée, Soma, juchée sur un escalier précaire pour atteindre les décorations de Noël remises au grenier. Quoi? « *No good* » le gros sapin touffu qui avait bercé de ses lampions clignotants les Noël de rêve que vous prépariez avec amour pour vos chers petits? « *No good* », le témoin des cris de joie qui accueillait l'ouverture des paquets et la joyeuse pagaille qui s'en suivait? Au dépotoir le gros Père Noël à la barbe blanche, l'étoile polaire toujours de guingois, les guirlandes tarabiscotées et le sabot rouge fourré de faux bonbons brillants?

Effectivement, après des années de bons et loyaux services, le sapin des enfants avait déclaré forfait et gisait, tel un pantin désarticulé, sur le sol de la cuisine. Sans doute, malheureux, le cher arbre, depuis leur départ à l'étranger. Et frustré de garnir un salon où ne veillaient désormais que des adultes désabusés que la magie de Noël avait déserté depuis longtemps.

Pour conjurer la nostalgie dangereuse qui s'empare sournoisement de votre âme, vous décidez bravement de tourner la page. À bas les sapins ringards! À bas les décorations dépareillées en bric-à-brac et les « séries » de guirlandes lumineuses *hasbeen* qui expirent le 25 décembre, vous forçant à courir sous la pluie à la papeterie du coin en acheter de nouvelles qui feront à peine le déjeuner de fête!

D'ailleurs, avec votre nouveau salon épuré, vos coussins écrus et vos sièges zen, il est clair qu'il vous faut un nouveau sapin. Quelque chose de chic et de simplissime à la fois. De *trendy* quoi.

Dans la boutique branchée où vous vous rendez, une vendeuse dédaigneuse vous guide vers un sapin conique en jute et cordages, lumières feutrées intégrées. « *Design* », précise-t-elle avec mépris quand vous faites faiblement remarquer qu'il n'est pas possible de le décorer. Vous payez un prix exorbitant. Comme pour les repas diététiques, moins il y en a, plus c'est cher.

Soma a la délicatesse de ne rien dire quand vous débarquez à la maison, votre étrange objet à la main. Mais son regard en dit long.

Se méfier des hommes

LA DISPARITION DE JOSEF MENGELE d'Olivier Guez, Grasset, 2017, 239 p.

Trois ans de recherches, de voyages entre Günzburg en Allemagne, l'Argentine, Panama et le Brésil, des centaines d'ouvrages et de documents compilés. À l'évidence, Olivier Guez a écrit *La Disparition de Josef Mengele* comme on livre un combat contre un ennemi intime. Le scénariste de *Fritz Bauer, un héros allemand*, semble s'être lancé dans l'écriture de cette biographie à peine romancée (malgré la mention roman qui souligne le titre de l'ouvrage) pour boucler une boucle entre le procureur général Bauer, traqueur jusqu'à sa mort en 1968 des criminels nazis, et cet « *ange de la mort* » que fut Mengele, disparu en 1979 sans avoir jamais comparu devant la justice pour les crimes les plus horribles qu'un être humain ait jamais pu commettre.

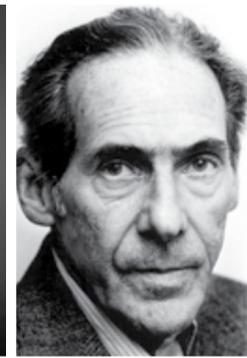
Exfiltré en Argentine en 1949, bénéficiant de la protection de Perón et de la *Nazi society* établie en Amérique du Sud, Mengele peut aussi compter sur la fortune de sa famille, propriétaire à Günzburg, en Bavière, d'une usine de machines outils agricoles, pour acheter du silence, de l'indulgence et de faux papiers. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le monde n'a d'ailleurs pas encore découvert l'ampleur de l'horreur des camps de concentration et



© Joel Sager/AFP

manifeste plus de zèle à enterrer le douloureux conflit qu'à rouvrir des dossiers nauséabonds. C'est donc à la faveur de cette gueule de bois que Mengele commence sa cavale.

Mengele dont Guez résume la trajectoire en quelques mots: « *Un homme sans scrupule à l'âme verrouillée, que percutent une idéologie venimeuse et mortifère dans une société bouleversée par l'irruption de la modernité.* » Est-ce ainsi que naissent les monstres? Sur le terreau de la bourgeoisie ordinaire, sur les structures psychiques les plus banales qui soient? Selon les conclusions d'Olivier Guez, l'histoire de



D.R.

Joseph Mengele qui adopte comme premier pseudonyme le prénom de Gregor, (celui du personnage de *La Métamorphose* de Kafka qui se transforme en cafard), est simplement celle d'un jeune homme en conflit avec un père autoritaire. Pour se prouver, il étudie la médecine dans l'Allemagne humiliée qui favorise la montée du III^e Reich. Il obtient de ses supérieurs le privilège de mener des expériences *in vivo* au camp de concentration d'Auschwitz. Là, sur les rampes de triage, il choisit ses spécimens: juifs, tziganes, des juifs, à ses yeux et à ceux de ses assistants des êtres

L'histoire de Joseph Mengele est celle d'un jeune homme en conflit avec un père autoritaire.

FIFI ABOU DIB

Zeina Abirached



Michel Serres, Poussette et les grincheux

C'ÉTAIT MIEUX AVANT! de Michel Serres, Le Pommier, 2017, 84 p.

Depuis des années, Michel Serres réfléchit aux immenses mutations du monde contemporain et sur la manière de les accompagner et de les comprendre. Philosophe des sciences, esprit curieux de tout, académicien en complète rupture avec l'esprit de la maison des ringards immortels, il a publié il y a quelques années un ouvrage intitulé *Petite Poucette*. Cette dernière est le nom générique et amusé que Serres y donnait à la jeunesse d'aujourd'hui, décrite à partir de sa capacité, avec le seul pouce, à rédiger des textes sur le smartphone. À l'inverse de nombre d'esprits grincheux fiers de leur appartenance à des temps plus anciens, Serres ne cache pas son admiration pour notre époque ni sa sympathie pour la génération nou-

velle en train d'adapter son mode de vie à toutes les innovations et de contribuer à modifier notre être-au-monde, comme le firent les gens de la Renaissance qui firent entrer l'homme dans la modernité. C'est dire qu'à ses yeux les bouleversements que connaissent les sociétés modernes et qui sont liés à la communication, à la vitesse, à l'ouverture du monde sur lui-même, à l'attention portée à la planète et au sort de l'espèce humaine au sein de toutes les autres, sont bien une étape véritable dans la marche de l'homme vers ce qu'il y aurait de meilleur, en dépit des replis identitaires et des recours aux Trump, Erdogan et autres Poutine, qui sont pour lui au contraire de persistants archaïsmes.

Dans un tout petit et réjouissant ouvrage intitulé ironiquement *C'était mieux avant!* et publié récemment chez le même éditeur, spécialisé dans l'édition scientifique militante, Serres revient sur tout cela



© Thomas Laisné

de manière toujours aussi ludique, passionnante et drôle. En choisissant comme leitmotiv cette vieille et si récurrente rengaine du temps passé vécu par l'imaginaire comme toujours forcément meilleur que le présent, Serres s'amuse, et nous amuse, en revenant point par point sur tous les clichés convenus et complaisants que génère cette rance nostalgique pour « avant ». « Avant », c'est le nom que porte le quotidien tel que le vécurent les générations qui arrivent quasiment jusqu'à celle de nos pères. Impitoyablement, Serres nous en rappelle les traits principaux : l'hygiène approximative, la médecine et ses limites effroyables, le partage terriblement limité du savoir, les conditions de travail aussi épouvantables pour les hommes que pour les femmes, à la ville comme à la campagne, l'incapacité à soulager la souffrance autant qu'à dissiper, au sens littéral, matériel du terme, les ténèbres et l'obscurité, ou même le froid, le sentiment de l'infranchissable

immensité de la planète... Des choses que l'on sait, mais dont l'exposé systématique, émaillé d'exemples, peut encore nous donner froid dans le dos et nous rappeler la chance que nous avons de vivre dans les temps présents. Et il n'est pas jusqu'aux clichés les plus insistants qui n'en prennent pour leur grade, comme ceux sur l'appauvrissement de la langue chez les jeunes d'aujourd'hui (alors qu'apparemment le lexique français augmente presque dix fois plus vite que celui d'il y a cinquante ans) ou sur la soi-disant mauvaise alimentation de nos jours (comparée avec celle d'antan, dite saine et proche du terroir mais dont Serres nous rappelle l'effroyable insalubrité génératrice d'innombrables maladies...).

Dans ce petit mais riche ouvrage, Serres nous rappelle aussi que si, en dépit de tout cela, les deux derniers siècles furent ceux des plus grandes avancées, ils furent aussi ceux des plus sanglants reculs de l'humanité, ceux des dictatures, des terreurs policières, des camps de concentration et des immenses carnages que l'on sait. En prenant le contre-pied

Serres ne cache pas son admiration pour notre époque ni sa sympathie pour la génération nouvelle.

de tous les clichés servis par les esprits dubitatifs, Serres considère le développement de la communication et des réseaux sociaux (et donc la fin de la communication restreinte et son monopole quasi dictatorial) aussi bien que l'écologie comme les prémices d'un monde vraiment égalitaire où la pratique politique pourrait changer après avoir été durant trois millénaires une permanente quête de puissance et de centralisation des pouvoirs. Et puis, détrompons-nous, Serres n'est pas précisément tombé de la dernière pluie. Il sait les limites de son propos, et ne doute pas qu'on puisse le reprendre sur certains de ces aspects. Mais ce petit ouvrage n'est pas le lieu pour cela. Il est un réjouissant et grinçant coup de gueule, magnifiquement écrit, déplaçant souvent le propos vers les souvenirs personnels pris comme exemples, vers des anecdotes savoureuses qui montrent que si pour Serres, vivre « avant » était peu enviable, en raconter « après » les aspects rugueux et pénibles peut devenir un exercice cinglant et jubilatoire.

CHARIF MAJDALANI

À lire

Un recueil posthume de Guillevic

Les éditions Gallimard viennent de publier un recueil posthume d'Eugène Guillevic, l'un des plus grands poètes du XX^e siècle. Intitulé *Ouvrir: poèmes et proses*, il réunit des textes de l'auteur publiés entre 1929 et 1996.



D.R.

Le retour de Beigbeder



© Romain Le Vern

Une vie sans fin. Tel est le titre du dernier livre de Frédéric Beigbeder, paru le 3 janvier chez Grasset. Le roman met en scène un amateur de télévision qui décide de devenir le premier humain à ne pas mourir. Le lecteur suit avec curiosité sa quête de l'immortalité, de Genève à Jérusalem, et découvre ses rencontres avec toutes sortes de spécialistes et sa liaison avec une femme superbe, Léonore, qui bouleversera son existence. Les amateurs de Beigbeder seront comblés!

Les Loyautés de Delphine de Vigan

Connue pour *No et moi*, *Rien ne s'oppose à la nuit* et *D'après une histoire vraie* (Prix Renaudot 2015, récemment adapté au cinéma), Delphine de Vigan vient tout juste de publier un nouveau roman intitulé *Les Loyautés* (éditions JC Lattès), qui raconte les destinées de quatre personnages, deux femmes adultes et deux préadolescents, confrontés à la maltraitance et à la violence.



© Delphine Jouandeau

François, Dominique et Ignace

Franciscains, Dominicains, Jésuites... Que savons-nous de leurs fondateurs? Qu'est-ce qui les distingue? Dans un excellent essai intitulé *Au nom de Dieu et des hommes* (Fayard), Jérôme Cordelier nous fait découvrir les vies de François d'Assise, Dominique de Guzman et Ignace de Loyola, trois hommes d'exception sanctifiés par l'Église, et l'engagement de leurs congrégations dans le monde d'aujourd'hui. En mêlant passé et présent, récits et témoignages, l'auteur nous offre un essai passionnant et instructif à la fois.



D.R.

Un inédit de Michel Butor

Décédé en 2016, Michel Butor, qui vivait dans un village de Haute-Savoie, aimait la montagne et la marche. Les éditions Arthaud publieront le 24 janvier un essai inédit du grand écrivain, intitulé *La Mémoire des sentiers*.

À voir

Le Crime de l'Orient-Express



Nouvelle adaptation du fameux polar d'Agatha Christie, *Le Crime de l'Orient-Express* est toujours en salles. Réalisé par Kenneth Branagh, il réunit une belle brochette d'acteurs dont Branagh lui-même, Johnny Depp, Penelope Cruz et Michelle Pfeiffer.

Considérations socio-économiques sur le malheur arabe

MONDE ARABE: LES RACINES DU MAL

de Bachir el-Khoury, L'Orient des Livres/Actes Sud, 2017, 250 p.



et du développement humain, Bachir el-Khoury pose le diagnostic du « mal arabe » et propose le(s) remède(s) à cette situation.

Divisé en cinq parties structurées, *Monde arabe: les racines du mal*, analyse en profondeur et tout en rigueur les causes du Printemps arabe. L'auteur démontre que la naissance de mouvements extrémistes tels que Daech trouve son origine dans des causes socioéconomiques.

On apprend aussi que le « mal arabe » tire ses racines dans le sous-développement et que celui-ci est lié à la fois à des systèmes de gouvernance défailants, à une surpopulation, à un chômage très élevé, à une dépendance accrue vis-à-vis de l'Occident et à une corruption explosive. Ces facteurs entraînent un déficit public et une montée de l'appauvrissement de la population. Malgré des différences de vitesses dans le développement, l'auteur propose

L'épineux problème des Arabes est le sujet sur lequel s'est penché Bachir el-Khoury dans son essai *Monde arabe: les racines du mal*, paru aux éditions L'Orient des Livres/Actes Sud/Sindbad. Dans un style limpide et concis, l'auteur réfléchit sur les maux qui pèsent sur la région en tentant d'en comprendre les origines.

Alors que les analystes s'accordent à dire que la question d'Orient est la cause de l'instabilité permanente au Moyen-Orient, et que d'autres imputent aux crises arabes leurs régimes politiques, l'auteur propose une approche inédite. La cause de tous nos malheurs est la convergence entre plusieurs facteurs socioéconomiques. En s'appuyant sur les statistiques de la démographie, de la croissance, du chômage

la création d'un bloc économique grâce à une prise de conscience collective.

L'on comprend que dans le monde arabe, il y a les pays rentiers qui se sont appuyés sur leurs richesses sans se diversifier et les pays non rentiers qui vivent du tourisme, des services et sont tributaires du patronage des autres pays. Malgré cela, les pays accusent un taux de chômage des plus élevés au monde. Pour remédier à ces problèmes, l'auteur propose entre autres de diversifier l'économie.

Après avoir introduit la notion d'« hiver économique », « passage obligé dans la succession des saisons », l'auteur annonce que le « vrai printemps succèdera à la période actuelle » après la prise de conscience et le changement (local, régional, international...). Ainsi, la résurrection du printemps arabe passera nécessairement par un printemps arabe socioéconomique même si « peu d'éléments laissent désormais entrevoir un avenir meilleur pour la région (...) ». Reste à savoir si les Arabes pourront prendre conscience de l'urgence, que ce soit du côté des gouvernants ou des gouvernés. Question de maturité!

Si l'auteur propose plusieurs plans de développement pour résorber le « mal arabe », l'on ne peut s'empêcher de se demander pourquoi les gouvernants n'ont jamais tenté d'y remédier. L'auteur avoue toutefois que le « mal arabe » ne peut se réduire à des facteurs socioéconomiques et que son remède passe par un changement radical global. Même si le « vrai printemps arabe sera d'abord socioéconomique », il faut revoir tous les systèmes politiques et réformer la société.

Si, dans l'ensemble, la démonstration est convaincante, ne faut-il pas considérer les questions identitaires et de mentalités? Sans oublier le complexe de la Sublime porte! Certes, les facteurs socioéconomiques sont des causes profondes du retard des Arabes mais qu'en est-il du rôle de la religion en tant qu'idéologie? L'imbrication entre projet politique et religion n'est-elle pas responsable du retard pris par rapport à l'Occident? Se peut-il que la prospérité économique et le développement puissent résorber, à eux seuls, le « mal arabe »?

Le regretté Samir Kassir considérait déjà que le « malheur arabe » était causé par le sous-développement, mais également une souffrance due « au manque cruel dans tous les registres en même temps ».

Il n'empêche que cet ouvrage, très intéressant et sans détour, a le mérite d'élargir le champ de l'étude. Il ouvre à nouveau le débat et permet au lecteur d'entrevoir le « mal arabe » sous un nouvel angle.

VALÉRIE AZHARI

À travers le prisme de l'Évangile

Le pape François jette un regard nouveau sur la politique et la société



D.R.

POLITIQUE ET SOCIÉTÉ du Pape François et de Dominique Wolton, les éditions de l'Observatoire, 2017, 432 p.

Non, ce n'est pas une biographie de plus. C'est un dialogue inédit entre le Pape et un directeur de recherche au CNRS, entre le très catholique François et l'athée Dominique Wolton. Un dialogue né de douze entretiens écheonnés de février 2016 à février 2017 et qui aborde les grands sujets de notre temps: la paix et la guerre, la politique et les religions, la mondialisation et la diversité culturelle, les fondamentalismes et la laïcité, l'Europe et les migrants, l'écologie, les inégalités dans le monde, l'écuménisme et le dialogue interreligieux, l'individu, la famille, l'altérité, le temps, la confiance et la joie.

Il s'agit donc beaucoup moins de religion et de théologie que de l'engagement social et politique de l'Église. De fait, lorsqu'elle n'est pas partisane, la politique est « une des formes de charité les plus élevées (...) parce qu'elle est orientée vers le bien commun de tous ». C'est donc en demeurant « au plus près de l'Évangile » que le Saint-Père aborde les questions politiques et sociales pour les éclairer d'une lumière nouvelle. À titre d'exemple, autant il accepte les termes « guerre de défense », autant il rejette ceux de « guerre juste »; selon lui, « seule la paix est juste ».

Bien qu'il se soit souvent exprimé en faveur des migrants, l'Europe demeure soucieuse de se préserver et de fermer ses frontières; les réalités économiques sont, à l'évidence, incompatibles avec la miséricorde que François définit comme un « voyage qui va du cœur à la main ». Est-ce pour cette raison qu'il combat les forces de l'argent? Est-ce parce qu'il a subi l'impérialisme américain en Argentine? La politique d'un pape dépend-elle autant de son contexte d'origine que des combats à mener? Observons que le pape Saint Jean-Paul II qui a combattu le communisme était polonais...

Bien plus qu'une « encyclique verte », *Laudato si* est une « encyclique sociale » centrée sur les problèmes sociaux; l'homme est au cœur des préoccupations du Pape. L'homme et son bonheur. Il affirme que « la joie est au cœur de l'Évangile » et cite Sainte Thérèse d'Avila: « Un saint triste est un triste saint. »

Contre toute attente, il s'avère que le dialogue interreligieux soit « plus

facile » que le dialogue œcuménique. François insiste sur la nécessité d'« abattre les murs et de construire des ponts »; sur la nécessité d'un dialogue où l'on s'écoute et se comprend. La différence entre prosélytisme et évangélisation se situerait au niveau des actes. « L'Église prêche davantage avec les mains qu'avec les mots. » Aller vers l'autre, c'est faire preuve d'humilité: s'abaisser de la même manière que Dieu s'abaisse pour nous.

Il est certain que l'on ne dialogue pas avec un pape comme on discute avec un copain à la terrasse d'un café. Toutefois, le Saint-Père s'avère accessible et chaleureux, d'où un dialogue « naturel et humoristique ». Il y dévoile plusieurs aspects de sa personnalité et de sa vie privée: l'importance qu'il accorde à Saint Matthieu, ses mots préférés, son rapport à l'Argentine, la paix qui est la sienne depuis qu'il a été élu, les femmes de sa vie... Farouchement opposé au « cléricalisme rigide », il dresse l'inventaire des « quinze maladies curiales » et de ses recommandations à la Curie.

Certaines de ses paroles peuvent surprendre dans la bouche d'un homme d'Église. Au sujet des athées, il assure que Dieu les « sauvera d'une autre manière » et renvoie chacun à sa conscience, à la « boussole de la morale (...) nous sentons tous si une chose est bonne ou mauvaise ». Il nous révèle, de manière assez inespérée, que « les péchés les plus légers sont les péchés de la chair (...) les péchés les plus graves sont ailleurs ». À ses yeux (des yeux qui regardent le monde à travers la lumière de l'Évangile), rien n'est pire que l'hypocrisie et la rigidité d'esprit. Il souhaite, par ailleurs, accorder aux femmes une place plus importante au sein de l'Église.

Résolument tourné vers l'avenir, il estime que des changements doivent être faits avec « l'herméneutique de la continuité et que la tradition, c'est la doctrine en marche. C'est un mouvement ». L'Église « ne trahit pas ses racines, elle les explicite ».

Wolton observe: « Socialement, il est un peu franciscain; intellectuellement, un peu dominicain; politiquement, un peu jésuite. » François avoue avoir hésité entre les dominicains et les jésuites. Les entretiens furent libres de toute contrainte et sans censure. Tout en étant très politique, le pape est « très très peu langue de bois ».

LAMIA EL-SAAD

Publicité

À TOUS LES AMOUREUX DE LA CULTURE, LA LIBRAIRIE ANTOINE VOUS SOUHAITE UNE BONNE ANNÉE 2018

A. Antoine

Cécile Ladjali : l'espoir de réunir

Le dernier roman de Cécile Ladjali s'intéresse au thème de l'androgynie. Son personnage principal voyage entre deux sexes, deux genres et deux pays, l'Iran et la Suisse. Rencontre à Paris avec cette femme de lettres qui refuse les termes d'« écrivaine » et d'« auteure ».

Une partie de l'année universitaire, il est professeur de littérature comparée à Lausanne. Le restant du temps, Bénédicte Laudes retourne dans son pays de naissance, l'Iran, et dispense ses cours dans une faculté de Téhéran. Ce déplacement s'accompagne d'un changement d'identité. Dans sa patrie, il se prénomme Bénédicte, avec un « e ». Il redevient femme, son sexe d'origine. Du moins dans la journée. Car, la nuit venue, ce personnage à l'identité fluctuante doit basculer à nouveau dans l'autre sexe afin de pouvoir rendre visite à ses amis dont certains habitent les quartiers interlopes de la capitale iranienne.

Dans son dernier roman, Cécile Ladjali interroge la notion de frontières que nous traversons mais qui nous traversent aussi. Pas étonnant d'y voir cohabiter notamment des migrants syriens ou encore un chanteur britannique qui avait donné naissance au personnage mythique de Ziggy, David Bowie.

« La langue, la nationalité française n'ont jamais été évidentes pour moi. Mais je ne suis pas iranienne non plus. »

Ce nouveau roman serait-il le prolongement fictionnel de votre thèse soutenue en 2002, *Androgynie et Hermaphrodite dans le texte décadent* ?

C'est un thème qui m'a occupé pendant presque dix ans. Cette

figure du double, du trouble m'a toujours fascinée car, comme l'affirme Virginia Woolf dans son essai *Une Chambre à soi* ou son roman *Orlando*, le génie et la beauté sont éminemment androgynes. La grâce se situe dans l'entre-deux. De façon scientifique et universitaire, j'ai réfléchi à cette identité variable. Je l'ai faite incarner ici par mon personnage principal. On peut dire en effet que c'est le prolongement romanesque d'une thèse qu'un professeur avait d'ailleurs sévèrement jugée. Selon lui, je mélangeais tout : poésie, recherche scientifique. On ne devait pas écrire une thèse de la sorte. Il avait raison.

En parlant de mélange des genres, ne vous a-t-il pas fait le plus beau des compliments ?

Venant de sa bouche, c'était une insulte. Mais pour moi, les meilleurs livres ont des genres non identifiables. Chacun sait qu'il y a de la poésie dans le roman, qu'il y a du théâtre dans la poésie... Tout ce qui est classification, étiquette me déprime. Mon héros refuse d'ailleurs ces catégories. Il n'est jamais autant lui-même que lorsqu'il échappe à chacune d'entre elles.

Est-ce que le sous-titre de ce roman pourrait être « Question de frontières » ?

C'est un thème fédérateur de mon livre. Celui-ci se passe aujourd'hui, alors que la tragédie des migrants est toujours d'actualité. Il en est question dans la première partie. Des familles se cachent dans une chapelle déconsacrée, sur le campus universitaire. Il y a une scène importante. Pour s'amuser, les enfants migrants projettent sur les murs de la chapelle les cartes du monde à l'aide de



© Hannah Assouline

vidéoprojecteurs du département de géographie. Les mondes se superposent, les frontières s'effacent à l'aune de cette « lanterne magique ». Toute la personne de Bénédicte va ensuite tenter d'incarner ce rêve impossible... Ces migrants qui rêveraient d'être citoyens du monde sont chassés de chez eux. Mais la Suisse ne veut pas d'eux. Elle va les reconduire à la frontière. Il y a, dans les mouvements de ces corps et ces âmes, quelque chose qui contrarie profondément Bénédicte. Cette logique de la frontière et du mur s'oppose à sa conception de l'humain.

Ce roman s'intéresse en fait à tout type de frontières : sexuelle (hommefemme), géographique (patrie/étranger), mais aussi territoriale (mégapole iranienne/paysage alpestre).

Bénédicte a tendance à superposer les géographies, les lieux, les situations. Pour lui, tout est dans tout. Il y a d'ailleurs des géographies et des vies doubles au sein d'une même ville. Voyez Téhéran. Il y a ce qu'on appelle le *biroumi* : c'est ce qui se passe chez vous. À la maison,

vous pouvez écouter de la musique « satanique » – par ce terme, il faut comprendre américaine –, fumer du haschich, boire de l'alcool, organiser des parties fines à plusieurs si ça vous chante. En revanche, quand vous êtes dans l'*andaroumi*, la sphère extérieure, tout change. Si vous avez un amoureux, vous ne pouvez pas lui tenir la main. Encore moins l'embrasser. Sauf que, aujourd'hui, la jeunesse en a assez de ce carcan et exerce sa liberté dans certains lieux alternatifs, situés par exemple sur les hauteurs de Téhéran, à l'abri des regards. Cet axe vertical est très important dans le livre. Il est l'image d'une ascension, d'une envie d'élévation chez certains personnages. Ces montagnes symbolisent la recherche d'air libre.

Ce thème littéraire est-il lié au fait que vous êtes « tout à la fois » – expression que l'on retrouve beaucoup dans votre œuvre – iranienne et française ?

J'ai toujours pensé que je n'étais ni iranienne ni complètement française non plus. Cela s'explique. Je n'ai jamais eu le sentiment d'être

dans une forme de légitimité très claire avec la langue française. Je me suis toujours bagarrée avec elle. Je suis une ancienne dysorthographe. J'ai toujours eu, avec les mots, un rapport assez violent. Je mesure d'ailleurs une œuvre au corps-à-corps que je devine entre un écrivain et la langue. Les rapports entre ces deux parties sont loin d'être évidents. La langue, la nationalité française n'ont jamais été évidentes pour moi. J'ai d'ailleurs souvent menti sur mon identité. Mais je ne suis pas iranienne non plus même si j'en ai, paraît-il, le faciès. Quand je vais à Téhéran, c'est en tant que touriste. Je parle deux mots à peine de farsi.

N'être ni iranienne ni française ne permet-il pas d'éviter une conception binaire de la réalité ?

Si. Pour moi, le manichéisme est vulgaire, il ne suffit pas. Bénédicte, on l'apprend dans la deuxième partie du livre, est en fait une femme. Elle est née en Iran mais vit la plupart du temps en Suisse. Jusqu'à l'âge de treize ans, elle ne se pose pas la question de savoir si son identité est celle d'une fille ou d'un garçon. Elle est tout en fait : occidentale et orientale. Elle lit aussi bien *L'Apocalypse* de Saint-Jean réécrite par son père que *Le Cantique des oiseaux* de Farid-ud-Din 'Attâr récité par sa mère, deux textes qui se ressemblent beaucoup d'ailleurs. À treize ans, en Iran, on lui fait rentrer dans le crâne qu'elle est une femme et que, à ce titre, elle doit porter le *hijab*. Tout cela la rend folle. Elle commence à développer de violentes crises d'épilepsie. Comme me l'a expliqué un de mes étudiants qui en est lui-même atteint, certaines personnes qui ont développé cette pathologie voient le monde en noir et blanc.

Dans le roman, vous faites référence au chanteur anglais, androgynie à ses débuts, David Bowie. Vous a-t-il servi de modèle pour le personnage de Bénédicte ?

Ça me fait plaisir que vous l'évoquiez. J'avais une passion déraisonnable pour lui. David Bowie est mort le jour où j'ai écrit la première page de ce roman. Je me suis dit qu'il fallait que j'en fasse quelque chose. Mais quel'un d'autre

m'a en fait inspirée : Annemarie Schwarzenbach, personnage réel et qui figure entre autres dans *Boussole*, un roman de mon ami Mathias Énard. C'est plutôt à elle que ressemble ma Bénédicte.

Ce roman est-il votre livre le plus politique ?

Peut-être. Mais c'est plutôt quand j'enseigne et je transmets que j'ai l'impression de faire le plus de la politique. Quand on pense sérieusement au langage on fait de la politique, disait Hannah Arendt. Quand j'écris – et j'essaie de le faire le plus sérieusement possible – je fais de la politique. Parce que je parle de l'humain en luttant contre cette fâcheuse tendance de la société à nous mettre dans des cases, à nous enfermer dans des genres. Si vous m'interrogez sur le devenir de l'Iran, je vous dirais que je ne suis absolument pas légitime pour en parler.

Cet intérêt pour l'androgynie est effectivement lointain. Dans un précédent roman, *Ordalie*, vous écriviez : « La tendance de l'esprit humain est de se dédoubler, de cliver les situations, d'instaurer le duel là où la nature a sagement cherché à imposer l'unique. »

Le mythe platonicien de l'androgynie m'accompagne depuis longtemps. Il s'agit d'un corps qui, à l'origine, a été coupé en deux. Depuis, les deux moitiés essaient de se retrouver pour pouvoir fusionner. De livre en livre, j'essaie de réunir de façon harmonieuse ce qui est opposé. »

en livre, j'essaie de réunir de façon harmonieuse ce qui est opposé. »

Propos recueillis par WILLIAM IRIGOYEN

BÉNÉDICTE LAUDES de Cécile Ladjali, *Actes Sud*, 2018, 272 p.

Inédit posthume

Plus d'un siècle après sa mort, nous parvient un inédit de l'auteur illustre de *Tom Sawyer*. Un texte sombre et terriblement prémonitoire.

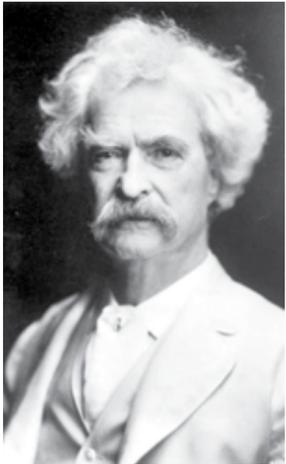
CETTE MAUDITE RACE HUMAINE de Mark Twain, traduit de l'anglais (américain) par Isis von Plato et Jörn Cambreleng, *Actes Sud*, 2018, 75 p.

Officiellement, le dernier livre de Mark Twain (1835-1910) est *Le Mystérieux Étranger*, paru posthume en 1916. En fait, il a fallu attendre 1962 pour que soit publié aux États-Unis *Lettres de la terre*, un ensemble de textes inédits dont les cinq ici rassemblés sous le titre *Cette Maudite Race humaine* font partie. C'est Clara Clemens, la seule fille survivante de l'écrivain (de son vrai nom Samuel Langhorne Clemens), qui s'y était opposée durant plus d'un demi-siècle, sous prétexte qu'elle les trouvait « blasphématoires » et ne reflétant pas « les véritables opinions de son père », explique Nancy Huston dans sa courte préface à l'édition française. Le livre lu, on la comprend, Clara, dans sa démarche doublement pieuse. Mais elle avait aussi doublement tort : bien que brefs, ces textes du « père de la littérature américaine » (dixit Faulkner) sont de vrais petits bijoux.

Mark Twain, un misanthrope caustique

À partir de 1893, alors qu'il était riche, populaire et heureux en famille, une série de catastrophes s'abat sur lui : problèmes financiers, graves ennus de santé qui altèrent ses facultés créatrices, mort d'une de ses filles, folie d'une autre, maladie et mort de sa femme chérie. Naturellement, la tonalité de ses livres (comme *Pudd'nhead Wilson*) s'en ressent, désormais plus tragique que bouffonne, et assez nettement misanthropique. On est bien loin de *Tom Sawyer* (1876) et *Huckleberry Finn* (1884), ses deux chefs-d'œuvre qui n'ont aucun équivalent dans la littérature américaine, et ont fait sa fortune et sa réputation.

Les courts essais de *Cette Maudite Race humaine* sont donc sombres, très sombres, derrière la causticité, l'ironie grinçante dont l'auteur ne se départit jamais. Dans « Le monde a-t-il été fait pour l'homme ? », il fait semblant de chercher et d'admettre des preuves scientifiques de l'apparition de l'homme sur la terre, il y a 32 000 ans. Mais il fait alors observer que si le monde est vieux d'un million d'années, il a alors fallu attendre l'homme 99 968 000 ans, au terme d'une évolution qui commence par l'huître et se poursuit jusqu'au singe ! C'est farfelu et, en effet, totalement inacceptable pour les créationnistes et bigots de



D.R.

toutes obédiences. Dans « Au tribunal des animaux », il fait défiler six prévenus, du lapin, pendu pour désertion, jusqu'au mouton, loué pour sa vertu, avant de statuer sur le sort de la machine, responsable de nombreuses catastrophes. Mais elle sera acquittée : rien n'est de sa faute, mais de celle de l'homme, son créateur. Dans son analyse de *La Terre* d'Émile Zola, « un livre effrayant », il fait mine de croire que rien de semblable à ce que décrit le romancier français ne serait possible en Amérique... sauf dans le Massachusetts ! Dans « L'intelligence de Dieu », il

renvoie à son hypocrisie l'homme qui loue la création de Dieu, tout en massacrant allégrement ses créatures. Dans « L'animal inférior », enfin, il dresse un réquisitoire accablant de toutes les tares de l'homme (sa cruauté gratuite, son avarice, sa vindicte, sa vulgarité, son sadisme, son patriotisme, sa religiosité, son sens moral – sauf les Français ! –, ses infirmités et maladies...), qui le placent, malgré qu'il en ait, bien au-dessous des créatures animales. Avec des formules-choc : « L'homme est le seul animal religieux », « le comte est cruel, l'anaconda ne l'est pas », et un rapprochement entre la révolte des Crétois, en 1897, contre les Ottomans, qui aboutira à un massacre des chrétiens par les musulmans et le massacre de la Saint-Barthélémy, en France, en 1572, perpétré par les catholiques contre les protestants. Tous des chrétiens, et chacun au nom de sa foi.

Un Mark Twain décapant, politiquement incorrect, qui aurait fait grincer pas mal de dents en son temps, et dont la voix prend aujourd'hui, en ce nouveau siècle de barbarie, de saccage de la planète, des résonances prophétiques, pessimistes, apocalyptiques, même tempérées d'humour, noir, forcément.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Roman

La Melkite et son double

LA MELKITE de Jocelyne J. Awad, éditions *Dacres*, 2017, 245 p.

Auteur d'une dizaine d'ouvrages sur le patrimoine libanais et d'un roman, *Khamsin*, publié chez Albin Michel, qui avait connu un franc succès et remporté plusieurs prix, Jocelyne J. Awad nous revient avec un roman inclassable intitulé *La Melkite*. Inclassable, parce qu'il ressemble à un roman historique sans en être un. Certes, l'auteur mobilise ses connaissances sur l'histoire du Liban-Nord au temps des Croisades et nous restitue parfaitement, notamment au chapitre VI, l'atmosphère de l'époque. Mais elle va bien plus loin que le récit historique, puisqu'elle nous propose un va-et-vient entre passé (le XIII^e siècle) et présent, entre délire et réalité, et qu'elle insuffle une dimension tantôt fantastique, tantôt psychologique à son roman qui, par moments, ressemble à un thriller. Le lecteur ne peut que se passionner pour l'inquiétante



D.R.

et imprévisible Magda, enfant de substitution souffrant d'un doublement de personnalité, qui décide tout à coup de repartir « *là-bas* » pour donner à Hélène la Melkite, son alter ego, « l'occasion d'accomplir sa vengeance ». Ce « *là-bas* » n'est autre que la région d'Anfé, jadis appelée Nephin, une seigneurie croisée côtière qui dépendait du Comté de Tripoli. Et la vengeance ? Il s'agit de faire payer au prince Bohémond VII, alias El-Brinz, le prix d'un abominable forfait commis vers 1282. Pourquoi et comment ? Dans un style limpide et précis, Jocelyne J. Awad mène la danse. Elle nous transporte d'un asile psychiatrique de la banlieue de Beyrouth jusqu'à Paris, puis à Anfé, et nous plonge dans un univers qu'on dirait légendaire ou onirique, avant de nous conduire, à travers une intrigue habilement ficelée, à un dénouement inattendu où réel et irréel continuent de se confondre.

A. N.

Charles Bukowski, l'inédit

Certains auteurs semblent bien partis pour alimenter les réseaux sociaux de nos jours en citations brèves interpellant le monde. Il en est ainsi des passages vrais ou *fake* empruntés à Jalaleddine Roumi ou à Paolo Coelho pour les amateurs de spiritualité. Charles Bukowski – dont les titres des recueils ou nouvelles sont autant de slogans bons à afficher – est celui qui ressource les marginaux ou ceux qui se positionnent contre le culturellement correct dans cette mondialisation qui en laisse beaucoup au bord de la route... Un peu comme Che Guevara récupéré par toutes sortes de révolutionnaires en pantouffles, celui qu'il faudrait appeler après Jack Kerouac (l'autre vraie icône de la *beat generation*) le « *clochard céleste* », fait aussi le régale des intellectuels en rupture de ban. Mais si dans la généalogie des « *poètes maudits* », François Villon a chuté dans le crime et la pauvreté, et si Arthur Rimbaud a délibérément choisi l'encapement auquel il n'était pas destiné, Charles Bukowski semble être né en quelque sorte dans cette misère morale et matérielle qu'il a passée sa vie à en faire entendre le murmure et le chahut soit dans sa prose soit dans sa poésie.

Avec un père violent qui le battait jusqu'à sa seizième année, lui et sa mère, et dont il ne s'émancipera que le jour où il lui rendra les coups, sans manquer pourtant de l'imiter parfois dans ses rapports avec les femmes, Bukowski prendra conscience très tôt du pouvoir

des mots de même qu'il découvrira, adolescent, l'alcool dans la cave du père d'un ami. Sa vie sera ainsi rythmée par l'ivresse et l'écriture. Les téléspectateurs français suivront en 1978, sidérés, ce poète américain qui boit trois bouteilles de vin blanc au goulot sur le plateau d'Apostrophes de Bernard Pivot, avant d'être refoulé de force en dehors des locaux de la télévision.

Né en Allemagne en 1920 et établi définitivement trois ans plus tard aux États-Unis (surtout à Los Angeles), loti d'un physique peu avantageux et couvert de pustules qui ravagent son corps, l'exclusion sociale sera son territoire. Il finira par en faire son thème de prédilection et façonnera son personnage public – et surtout littéraire – en conséquence de cette délinquance urbaine. Il choisira l'errance, fera des études, pratiquera des dizaines de petits boulots, travaillera comme postier et en racontera l'aventure, s'adonnera aux paris hippiques, pensera à se suicider, couchera dans des hôtels miteux et sombrera dans l'alcool, fréquentera les femmes faciles avec lesquelles sa relation est toujours restée chaotique. Longtemps sa vie quotidienne sera partagée entre les bars qui servent

« Quand l'écriture fout le camp, qu'y a-t-il, que reste-t-il? »



de la mauvaise bière et la bibliothèque municipale où il découvrira Dostoïevski, Céline (avec lequel le partage sans doute la hantise du « style » : « *Mais Céline, il m'a donné honte du pauvre écrivain que je suis, j'ai eu envie de tout jeter par la fenêtre* »), Camus et surtout Fante qui le séduira beaucoup : « *John Fante allait toute ma vie m'influencer dans mon travail.* »

Bientôt, entre beuveries et obsessions sexuelles, l'écriture devient pour lui une nécessité, une planche de salut. Dans une lettre au même John Fante, il exprime son désespoir face au manque d'inspiration : « *Lorsque les mots ne sortent pas, j'oublie comment on rit et quand*

la folie ordinaire (1972) et *Women*, son histoire trouble avec les femmes en 1977. Il publie ses poèmes dans les plus grandes revues, vivra de ses rentrées littéraires et mourra en 1994 après avoir connu la gloire des deux côtés de l'Atlantique.

Si c'est par l'écriture qu'il a réglé son compte avec le destin, c'est précisément son rapport avec cette écriture, avec les éditeurs et les revues de poésie qui est développé dans un livre inédit, *Sur l'écriture*, qui vient de paraître en français aux éditions Au Diable Vauvert. Loin d'être l'art poétique posthume d'un auteur « dégueulasse », ce recueil renferme surtout des lettres aux éditeurs et aux amis, à Henry Miller ou Paloma Picasso, avec le même esprit rebelle et le verbe cru. Ça commence ainsi, à Caresse Crosby,

éditrice : « *À l'époque où vous m'avez écrit pour me dire que vous acceptiez une de mes nouvelles, je travaillais dans une fabrique de cadres et je buvais comme un trou. Vous disiez que mes nouvelles étaient "curieuses et profondes". Depuis j'ai perdu mon job.* » Ainsi, on est surtout renseigné sur son mépris royal pour le monde de l'édition, sur son amour propre concernant la réception de ses écrits et qui pointe derrière une indifférence trop affichée (« *Renvoyez ceux que vous ne pouvez pas utiliser, ou la totale, les refus sont les bagages de l'âme.*

Mon âme est une mule maintenant », écrit-il à Paloma Picasso). Il se plaint que tout le monde écrit (« *Tu appelles un plombier. Il viendra chez toi avec son serrette dans une main, son déboucheur dans l'autre et un petit livret de ses madrigaux choisis rangés dans la poche arrière près de son trou du cul* »), Silvia Bizio lui vole ses droits d'auteurs : « *J'aime pas les Italiens, ils sont sournois...* ». Pas de nuance : il porte aux nues les auteurs qui libèrent leur parole et exécra tels autres, prisonniers de l'académisme.

« Lorsque les mots ne sortent pas, j'oublie comment on rit et quand je regarde dans le miroir, je vois un homme très méchant, petits yeux, visage jaune. »

On boit beaucoup et on baise beaucoup dans la correspondance de Bukowski tout comme dans le reste de son œuvre, mais des fois, certains fragments de lettres passent avec une puissance vertigineuse comme cette tirade dans une longue missive adressée à Henry Miller en août 1965 : « *Chopin repose six pieds sous terre et ils tirent des coups de feu depuis les toits et je suis assis en enfer dans une cuisine sale et bruyante, écrivant à Henry Miller, une autre bière, une autre bière. Je n'arrêterai pas d'écrire même s'ils m'envoient une chorale de putains pour distribuer des coups de pied dans mes globes oculaires pendant qu'un sex-tueur de batteurs efféminés tambourine un air de La Havane à faire se tortiller mon dieu sur des bongos.* »

Sacré Hank, pour les intimes !

JABBOUR DOUAIHY

SUR L'ÉCRITURE de Charles Bukowski, traduit de l'anglais par Raymond Monnery, éditions Au Diable Vauvert, 2017, 320 p.

Essai

Le racisme est-il une menace écologique ?

LE LOUP ET LE MUSULMAN de Ghassan Hage, traduit de l'anglais par Lucie Blanchard, postface de Baptiste Morizot, éditions Wildproject, 2017, 144 p.



déchets plastiques flottants (non recyclables) et celle des demandeurs d'asiles sur ces mêmes océans (vers l'Australie) ou sur la mer méditerranéenne (vers l'Europe). C'est donc par le biais d'un imaginaire du réfugié/musulman comme « *déchet ingouvernable* » que « *l'islamophobie établit un lien clair avec la crise écologique actuelle* ».

« Dans l'imaginaire occidental, le loup est le représentant par excellence de l'autre naturel, sauvage et menaçant. Au cours de l'histoire, notre incapacité à dominer les loups leur a conféré une dimension mythique qui s'est frayé un chemin dans la culture populaire, et lentement mais sûrement, a éclipsé la description plus objective qu'en faisaient les naturalistes. »

C'est à partir de ce postulat que l'anthropologue libano-australien Ghassan Hage établit dans son essai plus d'une analogie entre la figure du « loup » et celle « *fantasmée* » et mondialisée du « musulman » aujourd'hui. En présentant le racisme comme « *pensée et pratique visant à problématiser, exclure, marginaliser, discriminer, précariser, exploiter, criminaliser, terroriser, nourrir des fantasmes d'extermination contre un groupe de personnes identifiées, que l'on imagine partager un trait déterminant commun et hérité* », il considère que les pratiques et opinions antimusulmanes se sont avérées la forme dominante du racisme des deux dernières décennies.

Racisme, écologie et spécisme

Pour Hage, ce racisme est étroitement lié à la crise écologique contemporaine. Il renforce et reproduit la domination des structures sociales de base qui l'ont engendré, et qui sont celles mêmes de sa propre production. De plus, ce racisme s'articule dans un rapprochement entre la description de

En outre, le racisme est également lié au spécisme. Non seulement la domination est leur trait commun le plus saillant, mais aussi du fait que leurs métaphores allient catégories racialisées et animaux (noirs et singes, juifs et serpents, musulmans et cafards puis loups).

Ce qui importe selon Hage face à ce racisme n'est pas de pointer sa déficience et ses erreurs empiriques, mais d'étudier ce qu'il révèle de la réalité de ses acteurs principaux et leur comportement.

L'islamophobie et le devenir-loup

Pour entreprendre cette étude, l'anthropologue organise son essai autour de trois chapitres/thèmes. Dans le premier, intitulé « *L'islamophobie et le devenir-loup de l'autre musulman* », il rappelle que le musulman/arabe était pour le colonisateur européen ce que le porc est pour les juifs et les musulmans : polluant et inexploitable. Il était donc à l'origine « *cafard* » car moins dangereux que le « *serpent juif* ». Sauf que,

depuis des années, il a évolué pour devenir incontrôlable, non intégrable, effrayant « *comme le loup* ». Dans le deuxième chapitre, « *L'islamophobie et la dynamique de surexploitation écologique et coloniale* », Hage démontre pourquoi des racistes (en Occident) qui ont accumulé des richesses et surexploité les ressources de la planète ont peur du « *loup* ». C'est parce qu'ils craignent ce qu'ils appellent « *l'inversion coloniale* » selon laquelle l'étranger, l'ancien dominé, le musulman, puisse les envahir. Il est partout mais, comme le loup, il leur échappe. Il les met face à leurs vulnérabilités et aux limites de leur « *puissance souverain* ».

Dans le troisième chapitre, Hage explore la « *domestication généralisée* » et l'inscrit dans le cadre du fantasme patriarcal confortable de contrôle, d'extraction et d'exploitation. C'est ici que s'articule l'alliance entre le dominant qui s'approprie la « *nature* » pour se sentir chez lui partout, et celui qui racialise, domine et contrôle « *l'autre musulman* » afin de se sentir chez lui dans sa nation.

Mutualisme et pluralisme comme alternatifs

Que faire alors pour affronter cette crise humaine et écologique mondiale qui réduit les potentiels d'évolution de la biosphère et qui assaille surtout l'étranger (incarné par le musulman), le dominé et les femmes ?

Ghassan Hage propose un mutualisme, une défense du pluralisme, et un agencement de relations bénéfiques entre des différentes formes de vie. Une tâche nécessitant des alliances entre anticaricatures, écologistes et féministes pour enfin « *produire une augmentation de la puissance partagée, au détriment des relations qui produisent de l'impuissance partagée* »...

ZIAD MAJED

Roman

Lettres perdues de Hoda Barakat

BARID EL-LAYL (COURRIER DE NUIT) de Hoda Barakat, éditions Dar al-Adab, 2018, 128 p.



© Patrick Box / Opale

Une lettre jamais envoyée, tombée par hasard entre les mains d'un inconnu qui la lit et y trouve une image fidèle de sa propre solitude, ce qui l'incite à écrire lui-même une lettre qui ne sera jamais envoyée, mais qui tombera également entre les mains d'un inconnu, et ainsi de suite. Telle est l'ossature du dernier ouvrage de Hoda Barakat, *Barid el-layl* (*Courrier de nuit*), roman épistolaire assez singulier contenant cinq lettres non reçues par leurs destinataires.

Un immigrant sans papiers ayant fui la dictature de son pays essaie d'expliquer sa vie passée à son amante européenne qu'il maltraite. Une femme probablement libanaise, qui déteste sa patrie, écrit à l'homme canadien avec lequel elle avait eu une brève liaison quelques vingt ans plus tôt et qu'elle attend maintenant dans une chambre d'hôtel. Un tortionnaire syrien ayant échappé aux représailles des rebelles confesse un meurtre à sa mère. Une jeune femme contrainte de se prostituer tente de convaincre son frère emprisonné qu'elle n'est pas responsable de la mort de leur mère. Un Syrien hermaphrodite vivant dans la rue demande à son père de lui envoyer un billet d'avion.

Les auteurs de ces cinq lettres ont tous fui les catastrophes du monde arabe et se sont retrouvés exilés, volontairement ou non, dans une même ville européenne indéterminée. Bien que l'histoire de chacun soit unique, différente de celles des autres, ils ont tous été à jamais marqués par la même forme de violence qui a dévasté leurs sociétés. À l'étranger, ils se sentent isolés, rejetés comme des déchets et sont constamment renvoyés à leurs

« Une lettre jamais envoyée, tombée par hasard entre les mains d'un inconnu qui la lit et y trouve une image fidèle de sa propre solitude, ce qui l'incite à écrire lui-même une lettre qui ne sera jamais envoyée, mais qui tombera également entre les mains d'un inconnu, et ainsi de suite... »

origines desquelles ils cherchent à se libérer. Mais en vain, car ces origines sont des tentacules plutôt que des racines ; elles agrippent la personne, la tirent vers le bas,

vers sa famille, sa communauté, son pays – tous les trois rongés par des pathologies sociales qui parfois donnent naissance à des guerres sanglantes –, et dissolvent son individualité dans la pourriture collective.

La lettre que chacun d'eux rédige est d'abord adressée à soi-même avant de l'être à quelqu'un d'autre. Elle est une tentative de retrouver cette individualité perdue, cette « *voix que personne n'a entendue depuis le début* ». Voilà pourquoi chacun de ces cinq personnages y raconte sa vie, y cherche à s'expliquer à soi-même, à déterminer ce qui fait sa singularité. Or ce projet est voué à l'échec, car le récit qui se veut individuel est vite accaparé par l'histoire collective. Ici réside peut-être l'une des grandes différences entre un Occidental et une personne qui appartient à ce que l'on désigne par le tiers-monde : alors que le premier, malgré son ancrage dans un moment historique et une société bien déterminés, se reconnaît et est reconnu comme un individu à part entière, la seconde, le plus souvent, ne se perçoit et n'est perçue qu'à travers le destin de sa nation.

Comme leurs auteurs, les lettres de ce livre sont des déchets. Oubliées quelque part, perdues ou jetées dans une poubelle, elles représentent tout un système de communication qui s'est brisé, une société qui s'est disloquée. Il est vrai qu'une lettre en engendre une autre, mais la série s'arrête à la cinquième – celle du fils demandant à son père un billet d'avion –, qui est effectivement envoyée, mais qui n'atteint probablement pas son destinataire et demeure sans réponse. Au bout du compte, ces cinq lettres n'ont laissé aucune trace ; c'est comme si ceux qui les ont écrites n'avaient jamais existé.

TAREK ABI SAMRA